

University of Alberta

L'éthique urbaine des Plouffe

by

Trent Portigal

A thesis submitted to the Faculty of Graduate Studies and Research
in partial fulfillment of the requirements for the degree of

Master of Arts

in

French Language, Literature and Linguistics

Modern Languages and Cultural Studies

©Trent Portigal

Fall 2012

Edmonton, Alberta

Permission is hereby granted to the University of Alberta Libraries to reproduce single copies of this thesis and to lend or sell such copies for private, scholarly or scientific research purposes only. Where the thesis is converted to, or otherwise made available in digital form, the University of Alberta will advise potential users of the thesis of these terms.

The author reserves all other publication and other rights in association with the copyright in the thesis and, except as herein before provided, neither the thesis nor any substantial portion thereof may be printed or otherwise reproduced in any material form whatsoever without the author's prior written permission.

Résumé

Ce mémoire traite de la contribution éventuelle que les deux premiers livres de Roger Lemelin –*Au pied de la pente douce* et *Les Plouffe*– peuvent apporter à l'éthique. Cette contribution est encadrée par la question socratique « comment devrait-on vivre ? » et par le processus rawlsien de l'équilibre réflexif entre les institutions et les membres d'une société. Dans ce contexte, le rôle primordial de la littérature est d'élargir le champ de réflexion à travers l'imagination du lecteur.

La contribution de ces deux romans est principalement d'exposer les nuances de l'interaction entre les institutions et les membres de la société. Les institutions les plus importantes s'y manifestent physiquement et localement. Quant au peuple, pour parvenir à une notion d'une bonne vie et être capable de l'exprimer, il lui faut une éducation formelle et informelle qui développe la rationalité et la sagesse.

Abstract

This thesis concerns the possible contribution to ethics of the first two books of Roger Lemelin, *Au pied de la pente douce* and *Les Plouffe*. The contribution is framed by the Socratic question "how should we live?" and the Rawlsian process of reflective equilibrium between the institutions and the members of a society. Within this context, the fundamental role for literature is to expand the field of reflection through the imagination of the reader.

The principal contribution of the two books is to bring out the nuances of the interaction between the institutions and the members of the society. Notably, the most important institutions have a local, physical presence. As for the people, in order to arrive at and express a notion of a good life, capacities of rationality and reasonableness need to be developed through both formal and informal education.

Table des matières

Introduction	1
Chapitre 1 – L’encadrement	7
Quelques définitions.....	8
Rawls	11
Conclusion.....	16
Chapitre 2 – Le rôle de la littérature.....	17
Lemelin et la littérature	18
Conclusion.....	29
Chapitre 3 - La ville.....	33
L’imagibilité.....	35
La Ville	38
Conclusion.....	53
Chapitre 4 - Le quartier	56
Le curé Folbèche	57
Denis 1.....	61
Denis 2.....	68
Ovide	72
Conclusion.....	76
Conclusion.....	80
Bibliographie	87

Introduction

Les premiers deux livres de Roger Lemelin, *Au pied de la Pente Douce* et *Les Plouffe*, nous offrent un aperçu de la vie quotidienne de St-Sauveur, un quartier populaire dans la Basse-Ville de Québec, pendant les années 1930 et 1940. Ancrés dans cette réalité, ils prennent la liberté de l'ironie et de l'hyperbole pour mettre l'emphase sur les entraves subies par les habitants – surtout les jeunes – qui sont en train de décider de ce qui constitue la vie qu'ils veulent vivre et, par la suite, essaient de la réaliser. L'éthique est généralement considérée comme la compréhension et la poursuite d'une bonne vie, donc il se peut que nous, les lecteurs au sens large, puissions profiter de ces romans pour notre propre réflexion sur la vie. Cet essai soutient qu'une telle contribution est en effet possible et esquisse ce qu'elle peut comprendre.

Au pied de la Pente Douce et *Les Plouffe* se situent à la fin du courant du terroir dans la littérature québécoise ; un courant marqué par une insistance sur la campagne, la nostalgie, et le patriotisme. Ils sont parmi les premiers romans québécois à aborder la ville et la vie réaliste. Cette littérature est caractérisée par les aspects concrets du mythe de la Grande Noirceur, une époque qui dure jusqu'aux années 1960 et à la Révolution Tranquille, ainsi que par les bouleversements de la Seconde Guerre mondiale. (Couture, Fernande Roy, Vigod)

Ces livres sont particulièrement efficaces pour illustrer une contribution à l'éthique. En premier lieu, puisqu'ils se déroulent à Québec – une ville dotée de points de repère géographiques très visibles et assez simples –, les personnages et les lecteurs ont de quoi ancrer leur expérience. (Boivin) À titre de comparaison, le Montréal de

Bonheur d'occasion de Gabrielle Roy n'a ni cette visibilité, ni cette simplicité : alors que la famille Plouffe peut constamment voir la Haute-Ville de Québec, où se trouvent la plupart des institutions et des richesses de la ville, de leur paroisse, la famille Lacasse ne peut apercevoir l'équivalent montréalais de leur quartier, un équivalent qui est dans le meilleur des cas dispersé dans au moins trois quartiers; Westmount, Ville Mont Royal, et le Centre-Ville.

En second lieu, la réflexion éthique, quoique ancrée dans le concret, doit le dépasser pour que l'on puisse concevoir ce qui peut être une meilleure vie. Les personnages de Lemelin se montrent capables de cette espèce d'imagination : alors que la famille Lacasse est obligée de quitter physiquement Montréal afin de goûter une autre manière de vivre, la famille Plouffe n'a qu'à imaginer son milieu différemment. Également, ces livres citent explicitement d'autres textes et des courants littéraires dans la société, ce qui n'est pas pratique usuelle dans la fiction narrative de cette époque – dont *Bonheur d'occasion*. (Nardout-Lafarge, 1993) Cela nous permet de nous interroger sur la contribution de ces deux livres de Roger Lemelin, non seulement en tant qu'exemplaires de la littérature en général mais aussi par rapport à ce qu'ils disent eux-mêmes du rôle de la littérature en regard de l'éthique.

L'argument de cet essai commence avec l'idée que l'éthique est toujours une question ouverte et qu'il est peut probable qu'une approche purement générale et rationnelle, telle que la philosophie, y offre des réponses satisfaisantes. La philosophie encadre la discussion, en définissant la théorie éthique comme une description de nos pratiques et pensées par rapport à une bonne vie, spécifiquement et généralement

considérée, et en apportant un processus à la réflexion. Le processus suit la tradition de John Rawls : une expérience de pensée de l'interaction entre les convictions individuelles de la vie et les principes des institutions de la société qui parvient à un équilibre entre les deux. Ces convictions, étant le produit de la réflexion sur ce que la vie devrait être, s'appuient sur l'imagination et donc ne se limitent pas à la réalité. Ces arguments sont simplifiés du point de vue philosophique, mais devraient en tout cas concentrer la discussion sur le rapport – réaliste ou non – entre les personnages et les institutions qui les entourent alors que ces personnages tâtonnent envers ce qu'ils croient s'avérer une meilleure vie.

Ensuite, nous précisons le rôle thématique de la littérature par rapport à cela. Dans les deux romans de Lemelin, la littérature est fréquemment vue comme un simple divertissement. Quand elle a un aspect éthique et est lue pour cet aspect, c'est souvent pour renforcer les convictions et les principes existants plutôt que pour étendre le champ de la réflexion. En revanche, la variété d'expériences imaginées dans les œuvres littéraires peut bien offrir des nouvelles idées de la vie et de la façon dont les interactions entre un individu et sa société peuvent se dérouler. La perspective personnelle est importante parce qu'elle suit l'individualité au sein de l'expérience de pensée. En outre, la littérature peut souligner l'ironie et ce que nous appelons les grands gestes – les pensées et les actions liées aux grandes notions du bonheur, de l'amour, de la religion, du nationalisme, etc. – qui rendent plus clair le rapport entre des petites expériences et une bonne vie, elle aussi assez éloignée du quotidien.

Enfin, nous procédons à l'examen des livres de Lemelin en tant que tels. Les institutions politiques telles que la mairie et le parlement national, qui sont à première vue les candidats les plus évidents pour une expérience rawlsienne, ne sont pas les objets de la société qui préoccupent les personnages. L'Église Catholique comme telle ne l'est pas non plus. Suivant la théorie de l'*imagibilité* de Kevin Lynch, nous constatons que les objets les plus préoccupants sont en fait ceux qui sont les plus directement identifiables dans le champ visuel. Le Cap, la colline de Québec, que tout le monde peut voir d'un peu partout à St-Sauveur, est de loin l'objet le plus visible et le plus signifiant. Le mot « objet » est utilisé parce qu'alors que le Cap détient les qualités d'une institution; une construction sociétale qui exemplifie des principes de cette société; il est également un trait topographique. Notamment, la colline divise la ville entre la partie bourgeoise, la Haute-Ville, et la partie populaire, la Basse Ville. Les convictions des personnages, tous habitants de la Basse-Ville, tiennent invariablement compte de la Haute-Ville et de la possibilité d'y vivre ou d'en profiter d'une façon ou d'une autre.

Nous trouvons une situation semblable au niveau du quartier, où l'institution la plus visible est le prêtre paroissial, une entité qui incarne des principes catholiques, nationaux et raciaux, mais est également un homme. Le dialogue entre convictions et principes des jeunes de St-Sauveur se produit principalement avec leur curé. Ce prêtre n'est pas l'interlocuteur idéal, se voyant père et seigneur du quartier, et donc apercevant ses ouailles comme enfants et sujets. En outre, il se charge de l'éducation des habitants, une éducation qui ne forme pas des adultes particulièrement capables de réfléchir profondément ou de contester des institutions établies. Cette influence est

toutefois atténuée par l'incapacité du curé à toujours suivre ses propres principes, ainsi que par la portée des cultures étatsunienne et universitaire.

L'institution n'est en tout cas ni ouverte aux idées des habitants ni facilement modifiable. Cela entraîne des approches nuancées de la part des personnages pour trouver un équilibre raisonnable entre les deux côtés. Par exemple, la popularité du baseball – importé des États-Unis – doit évoluer d'une source de bonheur des habitants à une institution en soi, avec une équipe paroissiale et un match formel, pour faire bouger l'institution du curé. De plus, les versets bibliques sont utilisés pour favoriser l'approbation du sport par l'Église locale, ce qui soulève la possibilité qu'un équilibre soit possible en changeant l'interprétation et la manifestation des principes plutôt que les principes eux-mêmes.

Une des raisons pour lesquelles la philosophie est insuffisante afin d'élucider complètement l'éthique relève de sa généralité. En exposant les expériences individuelles imaginées par la littérature dans un environnement social spécifique, nous pouvons étendre notre champ de réflexion. La vie est vécue localement, alors il faut avoir une compréhension suffisamment large des institutions sociétales pour tenir compte de ce qui est *imageable* dans le quotidien. En outre, un processus pour parvenir à une théorie éthique devrait être plus souple qu'une interaction entre convictions et principes, tout en soulignant que ces interactions sont au fond des conversations entre des êtres humains. Ces idées sont forcément généralisées, ce qui semble affaiblir le projet. Les conclusions de cet essai ne doivent donc être vues que comme des exemples

montrant qu'il est bien possible de tirer des expériences et des arguments éthiques des deux romans de Lemelin, et non comme remplacements d'une lecture personnelle.

Chapitre 1 – L’encadrement

Ce chapitre abordera quelques limites de la philosophie quand elle veut fournir une réponse à la question basique de comment mieux vivre. Ces limites offriront l’espace sur le plan éthique pour la littérature, tout en laissant à la philosophie le rôle de préciser la forme de ce plan. Nous suivons l’argument de Bernard Williams en soutenant que l’approche philosophique est importante afin de poser des questions et commencer à construire une méthodologie, mais qu’elle ne peut mener à une éthique raisonnable. Puisque le but n’est pas de fouiller la profondeur de l’argumentation philosophique, nous commencerons avec des définitions de l’enquête philosophique et de la théorie éthique, ainsi qu’un processus, qui ne sont pas particulièrement controversées

Le processus présenté est l’équilibre réflexif de John Rawls, un processus qui peut être raisonnablement appliqué pour le but que l’on se propose ici. Il s’agit d’une expérience de pensée d’un équilibre dynamique entre nos convictions considérées et les principes sous-jacents des institutions publiques de la société. Cet équilibre peut jouer le rôle des pratiques et des pensées éthiques dans la définition de l’éthique de Bernard Williams. Ces considérations, afin d’avoir un fondement acceptable, exigent suffisamment d’information pertinente, au sens large ; cela semble à première vue justifier le rôle de textes littéraires dans l’affaire.

Quelques définitions

Les philosophes des dernières quatre décennies qui se sont penchés sur l'éthique ont été conscients des arguments sceptiques qui mettaient en question les fondements de la philosophie morale. (Hume, Moore, Snare) Alors que plusieurs ont essayé de modifier les théories traditionnelles pour les rendre moins susceptibles à de tels arguments, quelques autres ont vu là un rôle amoindri de la philosophie, à savoir qu'elle peut encore poser des questions importantes et peut-être suggérer un chemin efficace pour arriver à l'éthique, mais qu'elle ne peut elle-même atteindre cette dernière. (Hare, Foot) Dans ce qui suit, nous nous limiterons à la première possibilité qui consiste à préciser le rôle que la philosophie peut raisonnablement s'accorder. Il est important d'établir ce rôle afin de définir plus tard le rôle que jouera à son tour la fiction narrative dans l'éthique.

Une enquête philosophique a deux caractéristiques; une généralité réflexive et une argumentation qui est persuasive rationnellement. (Williams 2) La première peut se voir dans la question éthique habituellement posée, comment devrait-on vivre.¹ On ne demande pas comment devrais-je vivre ou qu'est-ce que je devrais faire dans une situation particulière, bien que la réponse à la question plus large puisse suffire pour les questions plus spécifiques. La réponse peut profiter de l'expérimentation d'autres champs d'étude, mais l'aspect philosophique se limite à la réflexion méticuleuse. Par contre la réflexion ne se limite pas à la philosophie, surtout dans une société moderne qui peut se considérer comme hyper-réflexive. Ce point sera abordé dans le chapitre 2.

¹ « Comment devrait-on vivre » est la question posée par Socrate dans *La république* de Platon (352d)

La philosophie est la même entreprise que toujours, mais elle n'a pas de moyens d'arriver à une éthique bien argumentée, valide et persuasive.

La définition pratique d'une théorie de l'éthique selon Williams est :

A theoretical account of what ethical thought and practices are, which account either implies a general test for the correctness of basic ethical beliefs and principles or else implies that there cannot be such a test. (Williams 72)

Cette définition est suffisamment large pour inclure toutes les théories abordées jusqu'ici ; sceptiques ou pas. En outre, alors que sa nature théorique et réflexive semble impliquer une approche plus ou moins philosophique, elle demeure ouverte aux autres options.

Une notion importante est laissée de côté par cette définition : la rationalité. Kant prend comme prémisse que les êtres humains sont tous des acteurs rationnels, une position que l'on peut retenir étant donné que les individus sont en effet capable de se développer et d'agir selon des arguments rationnels. La description doit toutefois aller plus loin puisque les individus sont également capables d'agir sans argument. Il se peut, par exemple, que la rationalité puisse guider nos actions sans être différenciée clairement des raisons non-argumentées d'agir et sans nous motiver à agir. (Snare 45-6) Parallèlement, la langue de l'éthique et de la rationalité peut être significative sans être différenciée clairement d'autres langues.

D'ailleurs, la définition évite la langue de l'obligation. Alors que l'expérience, si une telle expérience est possible, devrait nous convaincre qu'une pensée ou habitude est éthiquement correcte ou pas, il ne s'ensuit pas que nous sommes obligés de la garder ou de la changer. Cela met l'éthique au même niveau que les autres propositions liées au devoir qui ne sont pas catégoriquement différentes des propositions ontologiques.

Enfin, il n'y a pas de raison pour que les convictions basiques de l'éthique ne soient pas complexes. Les convictions d'Aristote par exemple sont une liste de vertus, comme la magnificence, la libéralité et la magnanimité, qui sont à mi-chemin entre les vices de l'excès et de la déficience, tels que déterminés par un homme de bon caractère et d'intelligence. (1107a) La tendance de réduire ces vertus à une règle ou de les représenter par un mot comme « bon », comme le fait Moore, trahit un effort de rendre l'éthique de plus en plus générale, mais selon la définition citée plus haut, la généralité est restreinte par les limites de la réflexion et par l'argumentation rationnelle.²

L'argument d'Aristote n'est donc pas moins philosophique que celui de Moore, bien que ce dernier puisse s'avérer plus universel. L'explication de l'éthique doit être théorique et pas forcément philosophique, mais il ne faut pas quitter le domaine de la philosophie pour trouver des explications complexes.

Notre chemin exige une compréhension générale de ce que l'on considère comme l'enquête philosophique et comme l'éthique afin d'avoir un point de départ. La définition d'une enquête philosophique présentée tient compte de la possibilité d'une

² Cet argument vient du premier chapitre de *Principia Ethica*, 1903.

limitation du rôle de la philosophie. Celle d'une théorie de l'éthique évite les écueils de la rationalité et de l'obligation, mais garde la possibilité au moins d'un encadrement philosophique. Ce qui est particulièrement important est que ce sont les pensées et habitudes plutôt que la théorie qui sont au sein de l'éthique.

Rawls

La première étape est d'esquisser un aspect de l'éthique qui peut agir comme point de départ. Suivant la définition de Williams, nous pouvons commencer avec une description de nos bonnes pratiques. Cela devient rapidement compliqué parce qu'alors qu'une société, des institutions et —ce dont nous traiterons spécialement plus tard— un milieu physique peuvent rester relativement stables, les bonnes pratiques comme telles semblent plus variables. La première partie de la théorie de la justice comme équité de Rawls montre bien à la fois sa fixité et sa souplesse, même si cette justice représente l'aboutissement d'un processus. Ce qui nous intéresse ici est le processus — qui rendra évident le rôle que peut jouer la littérature — plutôt que le résultat.

Rawls soutient qu'il existe des convictions généralement partagées dans notre société actuelle. Ces convictions n'ont fréquemment pas été acceptées il y a quelques siècles cependant. On n'a donc pas de raison pour les considérer universelles, ou même universellement reconnues comme convictions par la société. En outre, elles ne comprennent pas la plupart des convictions, comme celles du goût, de la préférence, etc. Deux exemples sont offerts : la tolérance religieuse et l'esclavage. Le premier n'a pas été important, et le second a été acceptable dans le passé. Aujourd'hui, l'idée que

l'esclavage et l'intolérance religieuse sont des maux n'est pas particulièrement discutable. (8)

La réflexion afin d'identifier ces convictions devrait avoir lieu dans un contexte qui minimise la possibilité d'erreur de jugement. Une conviction formulée quand on est en proie à un sentiment fort ou quand on n'a pas suffisamment d'information pertinente serait peu convaincante. Il y a certes raison de penser que quelques sentiments, comme l'indignation morale, peuvent en fait rendre des convictions plus justes et qu'il n'est donc pas possible ni raisonnable d'exclure ces sentiments de la réflexion, mais il demeure que des états d'esprit qu'on dira aveuglants peuvent certainement nous amener à des jugements erronés. (Daniels 258) L'exigence d'informations pertinentes ne semble comprendre que les faits d'une pratique ou d'un événement, mais une description historique de l'esclavage par exemple ne donnerait pas l'expérience d'être esclave. Une expérience semblable, qui est forcément factice pour quelqu'un éloigné de l'époque, peut s'avérer utile quand elle précise la raison pour laquelle un être humain ne devrait pas être esclave. Les critères d'un contexte efficace pour déceler des convictions sont donc nuancés, mais quand même importants.

Nous devrions aussi préciser la nature de la personne qui a ces convictions. Premièrement, elle est rationnelle d'une manière qui tient compte des critiques du premier chapitre, ce qui veut dire que ses convictions et ses actions sont liées entre elles – ses actions sont influencées par son intérêt personnel, lui-même défini par ses convictions. Ensuite, elle est raisonnable. La poursuite de l'intérêt personnel n'est pas effrénée, mais limitée par l'intérêt des autres et par la possibilité d'un changement de

situation par rapport à celle des autres. Cette caractéristique n'est pas basée sur l'altruisme, mais sur le fait que la personne vit dans un contexte social, économique et environnemental qui peut être influencé par la perte d'un emploi ou une maladie, par exemple. En effet, quand nous considérons quelle information est pertinente, celle de notre propre situation, race, genre, classe, etc., est exclue car elle introduit des partis pris déraisonnables dans la réflexion. (48)

Rawls s'intéresse principalement à une théorie politique. C'est la raison pour laquelle il présente la notion de société. (4) Alors qu'il est raisonnable de dire que la tolérance religieuse est généralement partagée dans la société canadienne actuelle, il est moins certain qu'il en ait été ainsi pour toute l'histoire de cette société ou pour d'autres sociétés actuelles ou historiques. En effet, cette valeur ne semble pas partagée dans la société des Plouffe, à laquelle nous reviendrons plus tard. Cela ne veut pas dire qu'il n'existe pas de valeurs partagées à l'échelle universelle, ou que les membres d'une société ne peuvent parvenir aux principes indépendants de ceux de cette société, mais simplement que le projet est plus modeste. Cette modestie sera reconduite ici parce que le champ de réflexion des personnages de Lemelin, bien qu'il tienne compte d'événements vastes, comme la Deuxième Guerre mondiale, reste à une échelle relativement locale. En outre, notre argument reste ouvert à dépasser les bornes de la politique.

Il serait difficile d'accepter une éthique pour notre société qui ne s'accorde pas à nos convictions, ainsi qu'aux idées et théories qui les appuient. Si nous avons la conviction qu'un parent a des obligations spéciales envers ses propres enfants, notre

éthique devrait inclure celles-ci d'emblée. Nous pourrions préciser par la suite le raisonnement : le devoir de protéger un groupe vulnérable ainsi que ceux qu'impliquent les liens sociaux et biologiques. Enfin, nous pourrions arriver à quelques principes basiques – Rawls soutient pour sa part les principes de la liberté et de l'égalité – qui s'accordent avec ces convictions. (5-6)

Dès que nous arrivons à quelques principes, ceux-ci peuvent servir comme base des institutions. Dans le champ politique, des documents comme la Charte canadienne des droits et des libertés et la notion répandue au Canada du multiculturalisme illustrent la mise en application de principes. L'aménagement d'une ville peut aussi manifester ces principes : les plans stratégiques et directeurs de l'urbanisme enchâssent généralement des principes pertinents, et la trame urbaine – en mettant par exemple une église au centre des quartiers – peut également les exposer.³ Mais La réflexion ne se termine pas là, puisque ces mises en application ne déterminent pas comment une personne devrait agir dans une situation donnée. Elles deviennent toutefois des points de repère pour ce qui est généralement acceptable dans la société.

Les institutions sont également influencées par les convictions, ce qui explique pourquoi les lois sur la liberté du corps et de la confession existent aujourd'hui. Nous pouvons voir alors un équilibre qui peut changer au fil du temps entre les convictions considérées et les principes fondant les institutions. Ce changement n'indique ni n'exclut un relativisme ou un accord profond car les deux, ayant une relation distante avec l'action éthique, sont compatibles avec elle. De plus, une description de l'équilibre

³ Par exemple, le Plan stratégique (2004-2008) et le Plan directeur d'aménagement et de développement (2005-2025) de la Ville de Québec sont explicitement basés sur le principe du développement durable.

est en réalité une description de nos pratiques et pensées éthiques qui nous fournit un outil pour juger une action. Il faut être conscient que l'action peut entraîner elle-même un changement, mais seulement en tant que considération réflexive.

Cet argument décrit simplement ce que nous connaissons des institutions de notre société et comment celles-ci et nos convictions s'influencent mutuellement. Il est évidemment peu détaillé par rapport à l'argument de Rawls, développé pendant des décennies, ainsi que par rapport aux arguments d'autres philosophes qui l'ont suivi; néanmoins il devrait suffire pour esquisser comment l'éthique peut se définir dans le cadre qui nous occupe. Nous avons pris pour acquis qu'une personne est à la fois raisonnable et rationnelle, et qu'elle peut se trouver avec suffisamment d'information et un état d'esprit plus ou moins stable pour réfléchir sans faire des erreurs grossières. Il a été précisé que l'information doit fréquemment s'étendre au-delà de l'expérience individuelle, et au-delà des faits d'un scénario, là où l'importance potentielle de la littérature semble la plus claire. En réfléchissant, cette personne peut arriver à quelques convictions considérées qui s'avèrent généralement partagées dans le milieu social. Au niveau de la société, ces convictions deviennent les principes sur lesquels sont basées les institutions. Les principes et les institutions influencent les convictions et vice versa, ce qui entraîne un équilibre qui représente une notion raisonnable d'une bonne vie.

La décision de terminer l'argument avant de parvenir aux principes substantifs, qui jouent un rôle central dans le projet de Rawls et seraient nécessaire pour remplir pleinement une définition de style Williams, reflète un argument sous-entendu que le

rôle de la littérature en général a plus à voir avec le processus qu'avec la finalité. Cette décision provient également d'une limitation des deux romans de Lemelin. *Au pied de la pente douce* chronique la situation figée d'un quartier populaire de Québec à la fin des années 1930, alors que *Les Plouffe* montre le commencement de son épanouissement pendant les années 1940. Malgré que l'interaction entre les parties décrites ici soit en évidence, il manque un point de terminaison, une idée claire – aussi provisoire soit-elle – d'un meilleur équilibre.

Conclusion

Ce chapitre a visé à établir un encadrement pour une contribution littéraire dans l'éthique. Nous prenons pour acquis que la philosophie n'est pas en mesure de parvenir à une théorie éthique en isolement, mais peut bien offrir des définitions et un processus nécessaires pour le faire. La définition de « l'éthique » ce qui comprend une théorie éthique, et le processus d'équilibre réflexif n'incluent pas la généralité et la rationalité caractéristique d'un argument philosophique. La généralité existe dans « nos pratiques et pensées » et dans les principes des institutions de la société, mais non au point d'être forcément universelle. Rawls le souligne avec ses exemples de l'esclavage et la tolérance religieuse. En outre, le processus exige une certaine rationalité des membres de la société, mais cette rationalité se limite à un lien logique entre ses pensées et ses actions – compatible avec un lien d'influence plutôt que d'obligation. Maintenant nous pouvons nous occuper du rôle possible de la littérature, et par conséquent celui des deux premiers livres de Roger Lemelin.

Chapitre 2 – Le rôle de la littérature

Ce chapitre traite du rôle potentiel de la littérature dans le processus décrit dans le premier chapitre. Ce chapitre-là a présenté des définitions et un processus suffisamment libres pour encadrer la poursuite d'une notion de l'éthique qui dépasse la philosophie. Ici, nous aborderons le rôle de la littérature à travers les expériences des personnages dans *Au pied de la pente douce* et *Les Plouffe* de Roger Lemelin. On verra au final que, sans que la littérature dans son ensemble soit pertinente dans ce contexte, le lien des personnages à la réalité de la ville de Québec entre la fin des années 1930 et le milieu des années 1940, ainsi que l'interaction riche entre les parties diverses de la société, rendent ces deux romans utiles.

Au pied de la pente douce, le premier livre de Roger Lemelin, met en évidence un rapport entre la littérature et la vie. Sur fond d'illettrisme et de méfiance envers le mot écrit, la communauté de St-Sauveur ne lit de la fiction narrative que pour le divertissement ou pour le renforcement des convictions et des institutions existantes. Dans les deux cas, la littérature n'offre rien pour enrichir nos considérations éthiques. Toutefois, les perspectives de deux personnages, Denis Boucher et Jean Colin, peuvent, prises ensemble, révéler une pertinence du texte narratif en rapprochant la vie de la fiction et en mettant en scène l'interaction complexe des acteurs individuels et institutionnels.

C'est pourquoi nous soutenons l'idée que les deux romans de Lemelin peuvent agir comme aide en regard du processus de Rawls. En tant qu'expérience de pensée, ce

processus est déjà dans le domaine de l'imagination. De plus, il pose des questions importantes qui dépassent fréquemment les limites de notre expérience et de notre connaissance, tout en gardant un point de vue humain et personnel. Qu'est-ce que peut être, par exemple, ma propre conviction sur l'esclavage? Les romans de Lemelin s'ancrent dans la réalité des événements et des personnages, mais sont aussi caractérisés par des grands gestes qui suscitent défis et questions éthiques. Par exemple, le geste motivé par l'amour de Jos Boucher de sacrifier son esprit poétique en déménageant d'un quartier bourgeois à un quartier populaire et hostile à un tel esprit pour l'amour. Ce rôle de la littérature n'est pas limité à l'encadrement philosophique de l'expérience de Rawls, mais peut provoquer une discussion sur le processus qui le sous-tend.

Lemelin et la littérature

Au pied de la pente douce a comme thème important le rôle de la littérature dans la vie. Il existe plusieurs théories qui lient la littérature et l'éthique, telles que celles qui se trouvent dans les collections *Éthique, littérature, vie humaine* de Sandra Laugier, *Love's Knowledge* de Martha Nussbaum, et, du côté de la théorie littéraire, celles décrites par Lawrence Buell. Il vaut toutefois mieux mettre l'emphase sur ce que Lemelin écrit sur le sujet : après tout, Lemelin est un des rares écrivains qui citent régulièrement et explicitement d'autres œuvres et écrivains dans ses histoires, et donc il serait difficile de soutenir que ces deux livres influencent la réflexion éthique si la littérature y est présentée comme inerte. (Nardout-Lafarge, 1993) Notre propos

n'ouvre néanmoins pas de nouvelles perspectives et il sera généralement noté quand l'interaction de la littérature et de l'éthique ressemble à une théorie spécifique.

Alors que les théories divergent sur les façons spécifiques dont la littérature peut nous aider en repérant nos pensées et pratiques éthiques, elles partagent néanmoins deux arguments de fond. D'abord, l'information nécessaire pour arriver à une conviction, étant donné qu'elle est le produit d'un esprit individuel, doit provenir d'une perspective particulière. Ensuite, l'information doit dépasser les bornes de l'expérience directement vécue parce qu'elle n'a pas suffisamment d'envergure pour toucher à tous les scénarios importants, comme l'esclavage dans l'exemple donné plus haut. En effet, en réfléchissant à la possibilité d'être esclave pour déceler les convictions que nous pouvons tenir quant à cette question, nous utilisons notre imagination afin de simuler l'expérience.

La littérature offre, d'une certaine façon, une aide à l'imagination. Cette aide augmente notre capacité d'évoquer des situations et des points de vue qui sont effectivement éloignés de notre vie. On reconnaîtra que cette conviction demeure simpliste – il existe plusieurs théoriciens qui vont plus loin en précisant les atouts de la littérature, tels qu'une langue moins technique, un mélange de sentiments et de rationalité, etc. – mais elle sert toutefois de bon point de départ.⁴

Les approches les plus communes sont de montrer ce que la pensée et les actions d'un ou de plusieurs personnages dans un contexte littéraire peuvent révéler des considérations éthiques substantives, ou bien comment la littérature en général

⁴ Pour un sommaire du lien entre l'éthique et l'imagination, voir Tappolet 2010. Nussbaum s'occupe de la différenciation entre l'imagination éthique et l'imagination publique dans *Poetic Justice*.

peut être utile pour telle ou telle raison théorique. Lemelin pour sa part nous offre une critique du rôle de la littérature dans la société des Plouffe, alors que nous nous intéressons plutôt au rapport de la littérature en général avec la société en général à travers des vies particulières et fictives.

En premier lieu, nous devons distinguer deux types de roman qui existent dans le monde des Plouffe; le roman feuilleton, populaire ou catholique, qui sert soit comme distraction, soit comme renforcement des valeurs déjà établies, et la littérature qui offre des idées étrangères et qui ne s'accorde donc pas avec la vie locale du quartier urbain. Notons qu'il y existe également un chevauchement avec le livre comme représentation de la formation scolaire, qui distrait quelques personnages du devoir immédiat de gagner de l'argent pour le ménage. En second lieu, la création littéraire, en particulier la poésie, est présentée comme éloignement du monde quotidien, dans la mesure où cela est possible pour les personnages. La conviction de la littérature dans le monde des Plouffe met ainsi en doute sa pertinence en élucidant les convictions éthiques qu'elle pourrait impliquer.⁵

Le personnage le plus influencé par la littérature en tant que lecteur est Lise. Quand nous la rencontrons pour la première fois dans *Au pied de la pente douce*, elle cache trois adolescents qui, ayant volé des pommes, fuient la police. Ces fuyards sont d'un quartier plus au moins populaire de la Basse-Ville de Québec, St-Sauveur, alors que les pommes viennent du monastère dominicain dans la Haute-Ville. La famille de Lise,

⁵ Pour une liste plus exhaustive des genres littéraires et populaires utilisés par Lemelin, voir Cliche.

qui habite elle aussi dans ce quartier, est néanmoins plus riche que la plupart des habitants et a fait former Lise dans un couvent ailleurs.

L'instruction du couvent semble avoir écarté Lise de la réalité : « Lise était encore tellement pétrie des habitudes du couvent, qu'elle eut l'impression d'une flétrissure à la vue d'hommes étrangers, flétrissure illusoire qu'éprouvent les habitantes des chastes enceintes violées. » (13) Le mot « illusoire » souligne que la vie couventine n'est pas simplement différente de celle de St-Sauveur, mais aussi d'une certaine façon fausse.

Un jugement semblable est porté sur l'action de Lise qui cache les fuyards :

Elle pensa à la noblesse de la vieille France, aux atroces sans-culottes, qui poursuivaient les saints prêtres et les bourgeois pâles et bons. Son bagage de lectures lui avait fait longtemps concevoir la vie comme un renouvellement possible de tous ces événements chevaleresques dont les livres romantiques débordent. Quand elle aurait dû ouvrir aux jeunes gens le panneau qui donnait sur la rue Colomb, Lise murmura, mystérieuse :

-- Venez vite!

Elle les fit s'engouffrer dans le garage. (13)

Les valeurs du couvent sont cristallisées dans la littérature romantique. Cette littérature décrit un monde qui reflète quelques aspects de la situation à laquelle Lise fait face, mais elle est d'autre part bien mélangée dans une histoire qui ne s'y accorde pas.

L'action de Lise est influencée par cette littérature, mais d'une manière saugrenue. Bien que les adolescents soient ceux qui sont traqués, ils ressemblent beaucoup plus dans la réalité aux « atroces sans-culottes » qu'aux prêtres ou aux bourgeois.

Le narrateur juge l'action de Lise comme mauvaise en disant qu'elle aurait dû ouvrir le panneau, mais il n'explique jamais pourquoi. Certes, cette action pouvait être plus facile et impliquer moins de chance que Lise soit inculpée pour avoir aidé les jeunes gens. En revanche, en laissant passer les policiers, la pression sur les voleurs a été sensiblement réduite. Le jugement de la narration semble donc se rapporter davantage au processus; il y a le bagage du couvent qui empêche Lise de penser et d'agir raisonnablement, quoique son action dans cette situation ait un résultat plutôt positif.

Plus tard, Lise demande à Denis, le jeune homme qu'elle désire, s'il aime Lamartine, un écrivain français romantique. Tout en considérant Lamartine « mollasse », Denis répond : « Il a du talent, Lamartine. » (148) Sans que Lise soit enfermée dans le couvent et bien qu'elle perde rapidement ses belles manières enseignées théoriquement pour revenir « à la mode de St-Sauveur », elle continue à préférer le genre de littérature romantique qui est à la mode au couvent. (61) Ce genre semble renforcer ses convictions couventines plutôt que de les étendre, un rôle qui va à contresens de ce qui a été suggéré plus haut.⁶

Le renforcement des convictions peut être vu avec le choix de livres de ceux qui se considèrent intelligents et qui n'ont pas de lien avec un couvent ou son équivalent institutionnel. En décrivant les prétendues intellectuelles de son milieu scolaire, Denis

⁶ Voir Snauwaert pour un argument soutenant la tendance de la littérature de reconforter et corroborer les jugements déjà tenus par le lecteur.

remarque qu' « elles s'empiffraient de Delly et de Bourget et discutaient le *Divorce* comme on discute de théologie après le sermon de la messe de neuf heures. » (53) Le mépris qu'il montre vient au moins partiellement du fait que le premier cité est un auteur des livres populaires et le second, d'obédience catholique. Étant donné que le quartier est populaire et catholique, même si ces livres abordaient des sujets éthiquement intéressants et suscitaient un dialogue vif, les perspectives des personnages tendraient à renforcer les principes déjà existants.

Nous devons avouer que l'aversion de Denis par rapport aux trois auteurs a beaucoup à voir avec leur style, plutôt qu'avec leur relation à l'imagination ou à l'éthique. En général le choix du lecteur est déterminé par une gamme de considérations. Il est difficile de soutenir que toute la littérature est forcément pertinente pour l'éthique, donc il se peut qu'un livre n'ait aucune importance à son égard.⁷ Les romans-feuilletons que les femmes du quartier comme la mère de Denis et la mère Plouffe lisent seraient un exemple pertinent puisqu'ils semblent ne pas avoir d'influence sur leur vie.

Finalement, la culture de St-Sauveur est représentée comme minant l'importance générale des livres. L'illettrisme d'un nombre important d'habitants entraîne une méfiance, voire une hostilité, envers le mot écrit. La famille de Jean Colin, meilleur ami de Denis et amoureux de Lise, personnifie ce que l'on peut considérer comme les pires aspects des habitants du quartier : l'ignorance, la violence et l'acceptation de la misère. Jean emprunte quelques manuels de cours à Denis pour

⁷ Daunais précise des problèmes en traitant l'aspect éthique de la littérature comme nécessaire dans *L'éthique et littérature : à la recherche d'un monde protégé*.

améliorer son français, mais il doit les cacher à son père qui a l'habitude de détruire les livres qui se trouvent dans la maison, quels qu'ils soient. Le père, Tit-Blanc, s'explique en disant que Jean devrait gagner de l'argent pour la famille et que la capacité de lire et écrire est superflue pour travailler à la fabrique. Denis soutient en fait une explication plus juste, à savoir que les illettrés ont un complexe d'infériorité envers « les lettres » qui se manifeste quelquefois par des réactions destructrices, quelquefois par l'idéalisation. (246)

Par ailleurs, quand Tit-Blanc est accablé par la maladie de son fils, sa réaction envers le livre médical qui suggère qu'il en est peut-être partiellement la cause est celle d'un désir peu convaincant de se faire reconforter :

Sa voix fut presque implorante, soudain.

-- Dis, mon « John », c'est pas vrai, hein? Les livres, c'est toujours des histoires.

-- Bien sûr, papa. C'est toujours des histoires.

Jean n'était pas ironique. (290)

La possibilité que ce livre contienne la vérité frôle l'esprit de Tit-Blanc, mais cela s'avère un savoir trop difficile à soutenir. Le recours à l'idée que des livres n'ont rien à voir avec la vie est donc une réaction prévisible. Jean, qui a commencé à reconnaître les rôles que jouent ceux de son milieu (son père jouant à l'indignation, Denis jouant à la souffrance) semble exprimer que, certes, les livres sont des histoires, mais que cela ne les rend pas forcément plus factices que la vie. (286, 293) Pour notre argument, le

rapprochement du livre fictif à la vie à travers l'idée que la vie comme vécue est elle aussi une histoire est important. Notons toutefois que la communauté du quartier ressemble en revanche plus à Tit-Blanc qu'à Jean : la méfiance devant la possibilité qu'un livre puisse contribuer à la vie réelle y est dominante.

Quant à la création littéraire, il faut commencer avec les lettres et la poésie de Jos Boucher, le père de Denis :

Des lettres? Il en déplia une et lut : « Ma bien-aimée Flora, ma petite pauvre chérie, un jour, nous partirons loin de cet endroit, assassin des plus belles délicatesses de ton âme ». Denis parcourait la missive, relisait des bribes, sautait à la signature. Son père, l'auteur de ces choses? Il frissonna. Lui aussi n'avait pas voulu se résigner. Et il avait été vaincu! Denis se raidit : on ne l'y prendrait pas.

(152)

Jos a grandi dans la Haute-Ville, est tombé amoureux d'une fille de St-Sauveur, et a fini par habiter ce quartier populaire. Ce n'est toutefois pas le fait qu'il a commencé dans un milieu bourgeois pour glisser dans un milieu populaire – un fait à peine souligné dans le livre – qui suscite l'intérêt de Denis, mais plutôt le fait qu'il a commencé avec un esprit littéraire pour glisser ensuite dans la résignation. La résignation a ici une manifestation physique dans la forme de la ville mais, comme nous avons vu avec les

voleurs de pommes, il est possible de vivre dans le quartier sans pour autant y être coincé.

Les mots de Jos évoquent une sorte d'optimisme qui montre une limitation importante du processus itératif de Rawls. Les « belles délicatesses » ne font évidemment pas partie des valeurs partagées de la société et Jos ne voit qu'une solution radicale pour vivre ce qu'il considère à l'époque comme une bonne vie. Avant même de se résigner à la vie de St-Sauveur, il a renoncé à la possibilité de suffisamment changer les convictions et les institutions du quartier pour que Flora puisse y habiter sans perdre sa délicatesse. Nous pouvons voir ce désir de quitter « cet endroit » comme une lubie de la jeunesse et de l'amour, et la résignation qui s'ensuit comme une évolution relativement banale chez un membre adulte et responsable de la société. La ferveur de jeunesse peut également expliquer pourquoi il utilise le mot tellement fort d'« assassin » en décrivant le milieu. Si c'était bien le cas, nous pourrions questionner la possibilité d'engager pleinement des jeunes dans un processus comme celui de Rawls.

Alors que l'explication de la jeunesse semble raisonnable, la réaction de Jos par contraste avec celle de Denis, qui est à ce moment-là à peine adulte, la met en doute en tant que raison pour vouloir quitter l'endroit. Denis prend ce qu'il considère l'échec de son père comme un défi, mais l'échec est limité à la perte de l'esprit littéraire, ou plus précisément poétique. Denis décide d'écrire, prenant inspiration du milieu « assassin » et habitant toujours dans la maison familiale au cœur du quartier. La différence peut se trouver dans le fait que Jos a grandi au-delà du quartier alors que Denis a passé sa vie dedans. Mais il faut aller plus loin. L'expérience de Jos lui a donné une conviction limitée

du quartier; à la fois néfaste aux esprits sensibles et immuable. Il existe dans le roman une conviction similaire chez le jeune médecin qui s'occupe de Jean Colin : « l'homme hésita, puis songea à l'ignorance des Mulots » (281) Le médecin, comme Jos, est largement justifié en tenant compte des aspects peu flatteurs des habitants pauvres (Mulots) du quartier. Les deux personnages incarnent toutefois des généralités peu profondes. La poésie et les lettres de Jos sont certainement influencées par la jeunesse et l'amour, mais elles sont surtout caractérisées par une étroitesse d'expérience.

Denis a lui aussi conscience des « horizons que la paroisse s'était imposé. » (301) Il est toutefois un des voleurs de pommes : quelqu'un qui franchit ces horizons afin de profiter de la richesse d'ailleurs, tout en habitant ce quartier. De plus, il se force à profiter de la richesse du quartier pour nuancer son écriture : « Denis y courut, désireux de s'approvisionner d'observations, car s'il se sentait vibrant d'une grandiloquence dramatique, il éprouvait le besoin des nuances de l'ironie. » (179) Deux notions sont significatives ici. Premièrement, la littérature de Denis suit de près les expériences d'un milieu auquel nous, comme lecteurs, n'avons pas d'accès direct. Ces expériences sont vécues par des personnages spécifiques. Dans le passage cité Denis observe l'interaction des religieux sur le chantier de la nouvelle église du quartier. Si la littérature comme aide-imagination servait à élargir notre champ de réflexion, elle devrait le faire au niveau des êtres qui peuvent réfléchir et agir. Notre réflexion n'est pas particulièrement élargie en lisant que St-Sauveur a une culture assassine pour des esprits sensibles; mais elle l'est en revanche lorsqu'on voit la manière dont l'église influence les membres de la société.

Deuxièmement, on voit que Denis ne récolte pas ses observations afin de refléter avec justesse son monde. D'abord, toute observation reste sous l'influence d'un grand geste, comme celui de son père. Lemelin ne précise jamais ce que ce geste peut être, mais l'ironie des observations a clairement un rôle secondaire face à la grandiloquence du drame. En prenant le geste de Jos en exemple, les observations et l'ironie seraient encadrées par le voyage de cet endroit à un autre plus accueillant. Par ailleurs, les observations exprimées sont soit limitées à celles qui contiennent de l'ironie, soit exprimées elles-mêmes d'une manière ironique. Les descriptions ne sont donc réalistes que d'une façon amoindrie; fortement liée à la réalité – elles ne viennent pas *a priori* de l'esprit de Denis, mais du monde externe et immédiat – sans y être strictement limitées.⁸

Sans que Lemelin précise ce que contient le roman de Denis, il est probable que ce dernier comprenne une critique ironique de son milieu ainsi qu'un jugement sur une meilleure vie, avec une communauté qui apprécie ses valeurs et méprise les valeurs des écrivains populaire ou étroitement religieux. Son écriture renforce alors ses convictions, et sa conviction du succès correspond à une approbation par la société de ses valeurs. Quand il annonce à Jean Colin : « je suis à écrire un grand roman. Nous serons vengés, vieux. » (195), il veut dire qu'en écrivant un roman qu'il considère grand, il donne un coup au quartier où la destruction des livres autant que des esprits sensibles est vantée. Malgré que Denis offre aux lecteurs habitant à St-Sauveur un point de vue différent, le renforcement ne le rend pas sensiblement différent des prétendues intellectuelles qui

⁸ Cela ressemble à l'idée de révélation chez Paul Ricœur, où un discours narratif dépasse son événement fondateur pour nous accorder une compréhension plus profonde de nous-mêmes. (Ricœur, Savage)

lisent Delly et Bourget. Par ailleurs, dans notre position de lecteur éloigné des valeurs de Denis et Delly, il est soutenable de dire que les positions de ces derniers peuvent étendre notre réflexion pourvu qu'elles se lient à des observations particulières.

Conclusion

Pour conclure, on dira que les théoriciens qui choisissent des romans spécifiques afin d'examiner comment l'éthique peut être enrichie par la littérature doivent soigneusement limiter le genre littéraire qui peut être considéré pertinent. On trouve un exemple de cela au début de *Poetic Justice* de Martha Nussbaum, qui soutient que la fiction peut aider le développement de la capacité de repérer les aspects éthiquement importants des situations. (46-8) Elle écrit :

Novels (at least realist novels of the sort I shall consider) present persistent forms of human need and desire realized in specific social situation. These situations frequently, indeed usually, differ a good deal from the reader's own. Novels, recognizing this, in general construct and speak to an implicit reader who shares with the characters certain hopes, fears, and general human concerns, and who for that reason is able to form bonds of identification and sympathy with them, but who is also situated elsewhere and needs to be informed about the concrete situation of the characters. In this way the very structure of the interaction between the text and its imagined reader invites the reader to see how the mutable features of society and circumstance bear on the realization of shared hopes and desires—and also, in fact, on their very structure. (7)

Le roman dont Nussbaum parle est pertinent puisqu'il montre l'interaction d'une société avec les circonstances générales et particulières d'une époque à travers des personnages accessibles mais suffisamment distants pour offrir des perspectives variées. Le lecteur dans ce cas est quelqu'un qui est capable de tisser des liens avec les personnages et d'apprécier la différence de leur situation.

Un tel roman et un tel lecteur n'existent pas dans le monde des Plouffe. Lire y est une activité de divertissement léger ou un renforcement des valeurs existantes. Et lorsque le roman suscite une situation différente de celle de St-Sauveur, la préoccupation humaine générale est rendue illusoire par le romantisme ou la religion. En outre, toute influence littéraire est amoindrie par une culture dominante de méfiance face aux livres. Une idée demeure cependant intéressante dans ce contexte, à savoir qu'un livre médical ne raconte que des histoires car la vie elle-même n'est qu'une histoire. Alors que Nussbaum met l'accent sur une littérature réaliste qui s'approche de la vie réelle, cette idée fait plutôt s'approcher la vie, plus jouée que vécue, de la littérature. Lise, par exemple, joue la romantique, un rôle peu réaliste quoiqu'il entraîne des conséquences bien tangibles. Même si cette idée n'est pas répandue dans la société des Plouffe, elle nous suggère pourtant une possibilité moins stricte pour envisager l'interaction entre la fiction narrative et la réflexion éthique.

La conviction de la création littéraire présente une tendance semblable chez Lemelin. L'esprit littéraire, autant que celui des livres, est écrasé par la culture du quartier, ce qui est une façon un peu brutale de démontrer qu'une histoire

indépendante n'a rien à voir avec la vie en ce lieu. Le succès du grand roman de Denis nous donne un contrepoint mineur ; mineur car il vient principalement de l'approbation des gens en dehors de St-Sauveur. Néanmoins, il introduit un genre jusque là manquant : celui qui lie l'observation locale aux grands gestes. En mettant la vie du quartier au centre de son travail, le rapport qu'établit l'écrivain Denis entre les deux devient indéniable. Cette approche mine la situation concrète qu'évoque Nussbaum parce qu'elle met de l'avant la vie « jouée », où planent l'ironie, l'absurdité, l'hypocrisie, etc., plutôt que la fidélité. Il est certainement possible de soutenir que cette vie est la vie concrète, mais il faut pour cela supprimer préalablement la distinction entre le concret et les préoccupations humaines.

Les deux romans de Lemelin correspondent au genre pratiqué par ses personnages Denis et Jean. Ils sont réalistes dans la mesure où ils chroniquent la vie d'un quartier réel avant et pendant la Seconde Guerre mondiale. Dans *Au pied de la pente douce*, ce réalisme est subordonné à la grande histoire tragique qui aboutit à la mort de Gaston Boucher, le frère de Denis, et à celle de Jean Colin. Dans *Les Plouffe*, nous voyons le réalisme disparaître au profit de sentiments personnels ou communautaires puissants, sans compter la grande histoire de la guerre elle-même.⁹ Plus généralement, Lemelin met l'emphase sur l'ironie des pensées et des actions des personnages, clairement liées avec les pensées du curé quand Denis observe l'interaction des gens dans la nouvelle église. Bien que nous puissions nous mettre à la place d'un personnage comme Denis, qui ressent quelques espoirs et une peur

⁹ Voir Nardout-Lafarge 1991 pour une discussion du traitement de la Guerre chez Lemelin.

semblables aux nôtres, afin de comprendre un peu mieux nos convictions dans un contexte comme celui de St-Sauveur à cette époque, cette approche reste forcément limitée par l'imagination littéraire de Lemelin.

Nous pouvons, en revanche, voir la relation dynamique entre des individus, des sociétés à des échelles différentes, des théories d'une « bonne vie », etc., qui sont liés à la réalité. Les grands gestes mettent en tension cette dynamique et l'ironie souligne les absurdités autrement dissimulées, mais la différenciation entre les personnages, la particularité humaine des points de vue, n'est jamais perdue. L'argument de ce chapitre a pris au sérieux les paroles d'un Jean Colin mourant et d'une Lise ensevelie dans les sentiments romantiques pour conclure que des romans dans lesquels figurent des tels personnages peuvent offrir un aperçu sur l'éthique. Quoiqu'*Au pied de la pente douce* se termine avec une nouvelle bande de gamins, dégringolant la pente les poches bourrées de pommes volées, il semble clair que cette conclusion va à l'encontre de la notion dominante du milieu des Plouffe, voulant que ce que la littérature peut accomplir de plus fort est de renforcer ce qui a été déjà établi.

Chapitre 3 - La ville

Dans le deuxième chapitre, nous avons raconté l'histoire des adolescents de la Basse-Ville de Québec qui avaient volé des pommes d'un monastère de la Haute-Ville, ainsi que celle de Jos Boucher, qui, pour des raisons sentimentales, avait abandonné une vie bourgeoise en Haute-Ville pour s'installer dans le quartier populaire de la Basse-Ville. Par ailleurs, nous avons vu que la disposition des personnages à l'égard de la littérature et de la vie s'établissait au niveau du quartier : les valeurs de St-Sauveur étaient l'objet de l'ironie du roman de Denis Boucher, et les actions des habitants de cette paroisse entraînaient Jean Colin à conclure que tout le monde jouait sa vie comme une fiction. Ces histoires offrent un aperçu du rôle-clé que joue l'aspect local et spatial des expériences des personnages.

Le but de cet essai est de contribuer à une notion de l'éthique. Nous avons soutenu qu'un tel projet dépasse les frontières de la philosophie puisqu'un traité philosophique ne peut inclure des considérations en dehors de la rationalité et de la généralité réflexive. En revanche, c'est dans le domaine de la philosophie que l'on trouve une définition utile de l'éthique : une description des pensées et des pratiques éthiques. Nous trouvons également dans les efforts philosophiques pour reconstruire une théorie de l'éthique un encadrement pour notre argument : le processus parvenant à un équilibre entre des convictions considérées et les principes d'une société. Comme nous l'avons vu avec l'esclavage dans le premier chapitre, ces convictions ne se limitent pas aux expériences directement vécues, mais incluent aussi les situations imaginées.

C'est dans ce contexte que la littérature s'avère importante sur le plan éthique. Elle peut offrir des mondes riches et étrangers à notre propre expérience où l'interaction entre les considérations des personnes raisonnables et les principes de leur société est rendue visible. Nous avons démontré qu'il existe dans *Au pied de La Pente Douce* et *Les Plouffe* deux arguments soutenant cette idée. Ces arguments, tout en appuyant l'importance générale de la littérature dans son rapport à l'éthique, précisent la manière dont ces deux livres sont significatifs. Ils suggèrent que la vie est au moins partiellement jouée, ce qui veut dire qu'elle suit une forme fictive analogue à celle de la littérature. Par conséquent, les aspects de l'imagination littéraire, tels que l'ironie et les grands gestes, qui sont éloignés d'une réalité étroitement conçue, s'avèrent pertinents et possiblement nécessaires pour la réflexion éthique.

Ce chapitre expose le rapport que trois personnages principaux, à l'instar de la communauté des citoyens d'*Au pied de La Pente Douce* et des *Plouffe*, entretiennent avec leur environnement spatial à l'échelle de la ville de Québec. Nous soutenons que cet environnement, avec celui plus restreint du quartier, contiennent les entités sociétales les plus importantes en regard desquelles ces personnages peuvent arriver à une conviction et même une réalisation d'une bonne vie.

D'abord, il est suggéré que les entités de cet environnement — principalement la topographie et les institutions bâties— doivent être identifiables pour être significatives. Cela rend la discussion plus précise en ciblant le rapport des personnages avec les objets les plus évidents, tels que « le Cap » ou la colline de Québec, les Haute- et Basse-Villes, et le Château Frontenac. Le mot assez vague d'« objet » s'impose ici pour garder

ouverte la gamme d'entités possibles détenant des qualités institutionnelles. En outre, ces objets ont une valeur documentaire, ils sont accessibles aux lecteurs en-dehors des romans. Nous découvrons bientôt que les trois personnages, tous de la Basse-Ville, ont des relations très importantes et assez différentes avec ces objets : Jean Colin n'apprécie que des objets de la Haute-Ville et est ainsi incapable de développer l'idée d'une vie valable indépendante des valeurs associées à ces objets. Denis Boucher reconnaît l'importance de l'interaction entre les deux Villes pour l'amélioration de sa qualité de vie. Ovide Plouffe a pour sa part une conviction inconsistante de la vie qui entraîne des rapports ambivalents avec son environnement. Ces trois personnages nous offrent des exemples du rôle primordial du rapport entre un individu et les objets qui l'entourent, ainsi que les opportunités et les entraves propre à ce rôle.

L'imagibilité

Afin de comprendre le rôle des contextes local et spatial dans les livres de Lemelin, il faut repérer les éléments notables de ces contextes et déterminer les raisons pour lesquelles ils le sont. Nous commencerons en suivant l'argument de Kevin Lynch dans *The Image of the City*, qui suppose une existence qualitative aux objets dans l'environnement urbain – bâtiments, places, rues, etc. – les rendant facilement repérables. Nous nous occuperons par la suite de la signification que les personnages leur accordent. Dépassant la théorie de Lynch, ces objets dans l'univers de Lemelin ne se limitent pas à ceux qui sont inanimés, mais comprennent aussi des êtres humains apparaissant soit individuellement, soit en tant que membres des groupes. Les espaces

plus vastes se caractérisent davantage par les éléments matériels, et les espaces plus petits par les éléments humains ; c'est pourquoi le rôle du quartier et celui de la ville ne sont pas forcément les mêmes.

Lynch a mené une expérience empirique sur la manière dont des citoyens comprennent et s'orientent dans l'espace. Il a demandé aux gens qui habitaient ou travaillaient dans le centre-ville de Los Angeles, Jersey City et Boston d'esquisser des plans de leur centre-ville. En comparant ces plans entre eux et avec ceux des observateurs instruits, il a trouvé une similarité importante : ces plans incluaient les mêmes rues, bâtiments, rivières, etc. Les qualités des objets utilisés pour l'orientation étaient alors communes et prévisibles.

Cette observation a entraîné la théorie lynchienne de « l'imagibilité », qui peut se définir comme « that quality in a physical object which gives it a high probability of evoking a strong image in any given observer. » (9) L'image d'un objet a deux caractéristiques : l'identité et l'appartenance à une structure. L'identité implique « its distinction from other things, its recognition as a separable entity. » Quant à la structure, elle doit inclure « the spatial or pattern relation of the object to the observer and to other objects. » (8) Un objet doit être identifiable séparément et/ou dans le voisinage d'autres objets pour susciter une image forte.

Le projet de Lynch visait l'aménagement urbain, et était ainsi limité aux objets qu'un urbaniste ou un architecte peut concevoir. Du point de vue sociologique en revanche, les objets de la ville sont plus variés. Dans son étude sur les communautés de Chicago entre les années 1930 et 1960, Albert Hunter a trouvé une hiérarchie d'espace

perceptible : « for any given piece of territory within the city there are likely to be a number of communities which include it as part of their domain. » (1974, 112). Il a défini une gamme des communautés, allant des “social blocks” aux “neighborhoods”, aux “communities”, et enfin aux “regions”. La première catégorie est la plus remarquable socialement et la plus indistincte physiquement : un pâté de maisons se différencie des pâtés alentour par ceux qui y habitent et par le propriétaire du dépanneur. Il est peu probable que chacun abrite une institution ou un monument qui puissent l’identifier physiquement. À l’autre extrémité du spectre, une région est identifiable par des objets physiques, comme un centre commercial, un hôpital ou une autoroute, mais contient une population trop grande et trop hétérogène socialement pour servir en tant que point de repère.

Selon Lynch, il faut avoir une image d’un objet avant de le considérer d’une façon « poetic and symbolic. » (119) Le Château Frontenac peut servir comme point de repère pour l’orientation d’à peu près tout le monde à Québec sans que sa signification symbolique soit identique pour chaque personne. En même temps, le Château Frontenac qu’un personnage évoque dans *Les Plouffe* n’est pas radicalement différent de l’objet dans lequel un lecteur peut réserver une chambre. L’ancrage dans la réalité qui caractérise les deux romans, abordé dans notre précédent chapitre, établit un plan d’imagibilité qui ressemble à celui de quelqu’un qui connaît la ville.

Nous ne nous intéressons pas ici à l’orientation urbanistique et architecturale seule, mais à son rapport à l’orientation éthique dans les romans. L’orientation éthique n’est pas indépendante d’autres orientations; il s’agit plutôt d’un élargissement du

champ d'intérêt. Qu'un personnage fasse mention d'un objet qui est généralement et publiquement identifiable, le Château Frontenac mais pas une maison quelconque, suffit pour établir son *imagibilité*. En outre, vu que la compréhension de la ville de Québec est basée principalement sur les objets bâtis et topographiques, et celle du quartier St-Sauveur sur les objets vivants, les personnages publics du quartier, tel que le curé paroissial, serviront comme points de repères.

La Ville

La plupart des personnages d'*Au pied de La Pente Douce* et des *Plouffe* habitent le faubourg St-Sauveur, un quartier populaire de la Basse-Ville de Québec. L'objet topographique le plus évident de la ville du point de vue des personnages est « le Cap », la colline de Québec dont le Cap Diamant forme l'extrémité à l'est ; « cette boursoufflure géographique qui divise Québec en deux et sert d'échelle aux classes sociales. » (Plouffe 33) Sur le Cap se trouve la plupart des quartiers bourgeois et des institutions bâties, telles que l'archevêché et l'Université. St-Sauveur, étant au pied du Cap, est en bas de cette échelle, donnant l'impression qu'il suffit de la grimper afin d'atteindre une vie plus aisée. L'image du Cap semble toujours visible de St-Sauveur : la maison Plouffe, située « à l'extrême limite de la ville » a, « en face, le clocher paroissial, puis le Cap », et, à plusieurs reprises, les personnages en font mention en arrière-plan. (Pente 156, Plouffe 14-15 92 237) Alors que l'idée d'une vie aisée sur le Cap est bien répandue, elle est compliquée par le fait qu'une gamme diverse de monuments et d'institutions se trouve dans la Haute-Ville et qu'une vie plus aisée ne veut pas dire forcément qu'elle est meilleure.

Le titre du premier livre de Lemelin donne une indication du rôle-clé que joue le Cap dans l'identité des habitants de St-Sauveur. La Pente Douce relie St-Sauveur à la Haute-Ville et, plus précisément, au parc des Braves qui surplombe le quartier :

La Pente Douce, on la montait le dimanche pour se reposer, par désœuvrement, pour voir d'en haut quelle image donnait le quartier. Les amoureux la prenaient, chaque soir, pour se rendre au parc des Braves, ce grand plateau vert garni de bancs discrets, plus près du ciel que de la terre. Les caresses y étaient moins ordinaires que dans les salons. C'est là que les gars de St-Sauveur allaient se sentir poètes. C'était aussi le lieu de rendez-vous des mioches qui savaient dire « Give me five cents, please », car les Américains, étourdis de sentir sous leurs pieds les cadavres de l'hécatombe de la bataille de Ste-Foye, racontée avec brio par les guides, ne ménageaient pas leur générosité. (Pente 193)

La Pente Douce mène les habitants de la Basse-Ville à un endroit un peu lyrique et éloigné de la routine et des conventions. Mais la vie aisée n'y est qu'une pause dans les vies qui se déroulent ailleurs. Jean Colin, en grim pant la Pente, décrit la pause comme une aventure : « il plaignit ceux qui ce dimanche était comme les autres, ceux qui, la semaine, à la manufacture, se promettaient de s'évader, de courir à l'aventure, de faire mille folies, et qui, le jour venu, restaient autour de leur maison, de leur église. » (78) St-Sauveur n'abrite que des manufactures, des maisons et des églises, donc il faut quitter le quartier, généralement pour la Haute-Ville, afin de trouver une expérience différente. Malgré le

décalage social et géographique entre les deux Villes, Il n'existe pas pour les habitants de grand obstacle afin de visiter et de profiter de la Haute Ville.

Néanmoins, le décalage reste important et « l'aventure » ne se limite pas aux activités anodines. Au début et à la fin d'*Au pied de La Pente Douce*, nous voyons des adolescents qui dégringolent La Pente, poches bourrées de fruits volés avec la police suivant de près. La rencontre à la fin entre les fuyards et une procession funèbre qui longe le pied de La Pente montre que l'acceptation de cette espèce d'aventure est répandue parmi les habitants de la Basse-Ville : « les rangs du cortège s'ouvrirent, complices, laissant passer les fugitifs, pour se refermer devant les poursuivants. » (Pente 331) La police en tant qu'institution est étrangère à la communauté de St-Sauveur et la solidarité de cette communauté prime sur les règles et les normes imposées par l'extérieur.

Le dédain pour l'ingérence dans le quartier ne mine pourtant pas l'idée que ce qui est sur le Cap a beaucoup de valeur. Jean Colin, un des fugitifs dont nous avons fait mention dans le chapitre précédent, n'a que les pommes volées à offrir à Lise pour la remercier de son aide. L'émotion exprimée quand Lise les laisse tomber souligne leur importance pour lui : « Colin bondit sur le sien, consterné, et le lui remit : – Jetez-la pas ! C'était ma plus belle pomme. » Cette valeur ne vient pas simplement du fait qu'il n'avait à ce moment-là que des pommes, puisqu'il promet à Lise d'apporter des prunes le lendemain. (16) Ce sont la pauvreté de Jean et de la Basse-Ville ainsi que l'aspect légèrement exotique du Cap qui rendent les fruits importants.

Nous pouvons voir la poésie du Cap dans ces fruits. Lise, dont la famille est relativement nantie, voit Jean comme une espèce de Robin des Bois et donc les fruits comme un exemple de la redistribution des richesses. Quant à Jean, les pommes sont pour

lui le fruit de l'aventure et elles lui donnent de quoi être digne de l'attention de Lise, malgré sa culotte trouée et sa figure crottée. (15-16) Dans le chapitre précédent, on a remarqué à propos des parents d'un autre fuyard, Denis Boucher, que St-Sauveur était délétère pour les esprits sensibles et poétiques. Le Cap semble donc offrir un rappel constant que la vie ne se résume pas forcément à la maison, à la manufacture et à l'église.

Ce rappel peut prendre un aspect positif, mais cela n'est fréquemment pas le cas. Un an après que Jean rencontre Lise pour la première fois, il se trouve incapable de grimper La Pente Douce. Il s'imagine un rendez-vous romantique avec Lise : « Nous pourrions aller sur le chemin St-Louis, descendre sur les Plaines d'Abraham. Comme ça va être beau, regarder couler le fleuve, avec les bateaux tout brillants, et l'eau si noire tout autour. J'ai toujours rêvé de regarder la mer, de très haut, à côté d'elle. » (193) Les Plaines d'Abraham, situées du côté sud de la colline, prennent une allure semblable au parc des Braves. Le rêve et par conséquent le bonheur de Jean d'être avec la fille qu'il aime et de lui offrir une belle expérience ont un aspect géographique qui ne peut être facilement abandonné. Quand une blessure au genou, subie en cueillant des prunes un an plus tôt et de plus en plus douloureuse au fil de temps, l'empêche d'atteindre le sommet de la colline, son espoir s'effondre :

Sa terreur subite était d'autant plus grande qu'elle l'avait saisi en plein bonheur. Il sentait son âme, son courage décroître et se réfugier dans cette articulation pour y former un noyau de résistance contre l'ennemi inconnu. Son cœur, à l'arrière-garde, vaincu d'avance, contemplait la lutte qui s'engageait. Comme le passé et l'avenir apparaissaient triste, soudain. (194)

La conviction d'une bonne vie de Jean est liée étroitement à la Haute-Ville. C'est pourquoi la possibilité d'une telle vie est éteinte quand le Cap devient inaccessible. *L'imagibilité* du Cap reste toutefois toujours présente.

Denis Boucher, qui parvient à travailler et à assister à un concert dans la Haute-Ville à la même époque, n'en retire que de la déception. Premièrement, alors que sa famille et ses voisins de St-Sauveur pensent qu'il touche une grande quantité d'argent en travaillant dans un bureau de la Haute-Ville, un boulot dans une manufacture de la Basse-Ville est en réalité plus payant. Sa vie ne devient pas meilleure financièrement après qu'il ait atteint le sommet topographique de sa ville. D'ailleurs, après un concert pour lequel il a beaucoup sacrifié, il constate :

Le Cap, la Haute-Ville faisaient horizon. Il l'aimait mieux ainsi, la Haute-Ville, comme horizon, car il était déçu quand il y était plongé, comme ce soir. Sa paroisse, il l'exécrait pourtant, ce matin. Il y rentrait avec allégresse, serrait St-Joseph, toute la paroisse sur lui, comme une houppelande préférée. Ici, on pouvait vivre sans fard, sans chichi, sans plastron. (156)

Les attentes et les rêves des habitants de la Basse-Ville peuvent s'avérer peu réalistes.

Denis trouve une mesure du succès lorsqu'il se rend compte que son quartier comporte des objets de valeur pour les gens de la Haute-Ville et d'encore plus loin. Dans le chapitre précédent, nous avons fait référence à son roman, un livre qui raconte l'aspect

ironique de la vie à St-Sauveur et qui a remporté un concours littéraire. Plus tard, il s'offre comme guide à Tom Brown, un pasteur de Cincinnati suivant un cours à l'Université Laval, pour lui faire découvrir St-Sauveur et la famille Plouffe. (Plouffe 12) Quelques autres personnages considèrent les actions de Denis comme exploitantes ; Denis lui-même est parfois troublé par leurs conséquences. (36) Or la notion basique que le flot des valeurs peut couler dans les deux sens ouvre la potentialité d'un dialogue entre les deux Villes.

Si l'on s'éloigne du Cap pour un moment, une des interactions les plus évidentes entre les deux niveaux de la ville qu'entraînent les actions de Denis est une partie de baseball entre une équipe de la Haute-Ville et une autre de la Basse-Ville. La concurrence sportive fournit une circonstance plus nivelée et égalitaire où tous les joueurs des deux équipes ont quelque chose à contribuer. En outre, le terrain de baseball est situé dans la Basse-Ville, suscitant la possibilité de dépasser la conviction de St-Sauveur entretenue par Jean et d'atteindre une forme de bonheur sans grimper la colline.

Toutefois gagner un match de baseball ne bouscule pas l'emplacement des Plaines d'Abraham, du fleuve St-Laurent, de l'Université ou, dans le cas d'Ovide Plouffe, du Château Frontenac. Les habitants des deux Villes peuvent bien se déplacer pour se rencontrer comme des égaux, la topographie et les institutions ne sont pas aussi mobiles. Quand le bonheur d'une personne de la Basse-Ville ne repose plus exclusivement sur cette topographie et ces institutions, soit parce qu'elle a suffisamment d'expérience pour conclure que sa vie ne devient pas sensiblement meilleure en Haute-Ville, soit parce qu'elle trouve un brin de poésie dans son propre quartier, leur signification se déplace. De plus, pour qui contribue activement à la vie publique de Québec, comme le fait Denis avec son roman, l'importance de St-Sauveur peut évoluer par rapport à ces institutions.

Ovide, le cadet de la famille Plouffe, a passé dix ans assis sous la véranda de la maison familiale, « contemplant, épiant de loin les ombres qui s'attardaient aux paliers de l'escalier » menant au Cap. Il « rêvait de cet escalier, faisait des cinq paliers des tapis magiques de contes arabes, mordorés par la douce lumière de l'ampoule électrique. » Comme Jean, il voit dans le Cap un succès romantique plutôt que la gloire imaginée par Denis, mais les beaux objets ou endroits ne l'intéressent pas : il veut suivre les traces des hommes qui « avai[en]t le bonheur d'avoir une jolie femme à [leur] bras. » (37) Pour lui chaque marche et palier fait partie d'un bonheur qui atteint son comble en haut de l'escalier. Le haut de l'escalier n'est toutefois pas *imageable*. Bien qu'il soit sur le Cap et offre une vue sur la Basse-Ville, il n'a pas d'identité en soi.

Quand Ovide a l'opportunité d'y accéder, une femme appelée Rita Toulouse à ses côtés, son esprit est donc principalement occupé par ce qu'il doit faire à chaque marche et palier pour s'approcher de plus en plus d'elle et par les sentiments et les observations de son quartier. Les deux fils de sa pensée se confondent :

Ovide rêvait, perché juste assez haut pour que son imagination de régionaliste, fouettée par son succès de conquérant, vît dans cette agglomération de maisons culbutées les unes contre les autres, une flotte de vieux bateaux français abandonnés à l'Amérique et formant un village dans un port asséché. (38)

Le Cap et l'escalier composent une scène orientée vers St-Sauveur, et le succès d'Ovide avec Rita n'a rien d'intime. Le quartier a une identité nette qui dépasse celle d'une paroisse

populaire : il est une entité complète, un village plutôt que la partie d'une ville, caractérisée par sa divergence par rapport à la culture du continent, ses liens rompus avec la métropole française, et par son échouage. Alors que les premières deux qualités peuvent décrire la province de Québec, et la dernière plusieurs quartiers francophones de Québec et de Montréal, la seule image fortement identifiable pour Ovide demeure son quartier.

Dans la mesure où un dialogue est entamé, il est entre un artiste, une personne se percevant comme hautement cultivée, et son public, des barbares prêts à être conquis par une culture plus raffinée. Pendant la promenade, Ovide, amateur d'opéra, essaie sans succès de convaincre Rita que l'opéra est meilleur que la musique populaire et le sport. (33-35) Il pense avoir des qualités valables, qualités qu'il ne partage point avec sa famille et ses voisins, et donc avoir des contributions à faire à la société malgré la culture de St-Sauveur.

Comme celui de Jean, le projet galant d'Ovide échoue et nous voyons de nouveau le lien entre l'état émotionnel des habitants de St-Sauveur et la colline : « L'exaltation se retira du corps d'Ovide et dégringola mollement marche par marche. Le rire saccadé de Rita éperonnait cette chute vers le quartier pauvre, cimetière des rêves de toute une classe. » (38) L'évocation du quartier comme cimetière s'accorde avec la culture du quartier comme assassin des esprits sensibles. De la scène, il aperçoit des maisons délabrées, un monde dépourvu d'aventure. De St-Sauveur, il ne voit personne sur scène, malgré les ombres sur l'escalier. Il n'aperçoit alors aucune possibilité pour l'amélioration de la vie de la paroisse qui soit indépendante de ses efforts.

Plus tard, un Ovide plus souple et ouvert à la culture populaire propose à une Rita moins cruelle et orgueilleuse une soirée dansante au Château Frontenac. Il est utile de citer

la description que donne *Les Plouffe* – même si elle n’est pas attribuable à un personnage en particulier – pour encadrer l’expérience d’Ovide et de Rita :

Les Anglais ayant enlevé le Canada à la France en 1760, et les Québécois s’étant obstinés à rester français dans leurs mœurs, dans leur langue et dans leur architecture, les conquérants semblent avoir cru bon, pour défier cette résistance, de dresser sur un site stratégique un édifice qui marquât leur victoire : Le Château Frontenac. Cet immense et luxueux hôtel du Pacifique Canadien, dont les plus importants actionnaires, dit-on, sont Anglo-Saxons, coiffe le Cap Diamant de ses lourdes tourelles de briques, se mire dans le St-Laurent et regarde froidement les bateaux qui arrivent ou qui vont. Planté au sommet d’une montagne, face à l’Est, au-dessus des épaules d’une ville qui s’écoule en pente derrière lui, il offre au lever du soleil un masque de rigidité qui travestit le visage turbulent du Québec entassé dans son immense arrière-cour. Cette pacifique forteresse est perchée si haut qu’elle dépasse de cent coudées les plus audacieux clochers et jette de l’ombre sur les séminaires, l’Archevêché, les monastères et les couvents. (258)

Le livre établit cet édifice comme le bâtiment le plus *imageable* de la ville, et, notamment, le plus facilement repérable face aux édifices religieux importants, qui sont normalement les structures les plus éminentes dans le Québec de cette époque. En effet quoique tous soient sur le Cap, de la Basse-Ville il n’y a que le Cap lui-même qui est remarqué, suggérant que « défier cette résistance » a plus à voir avec l’intelligentsia religieuse qu’avec la classe populaire de St-Sauveur.

Ovide est ébloui par le grand luxe de l'hôtel et par les grands hommes – des touristes américains pour la plupart mais aussi quelques soldats canadiens – qui s'y trouvent. Il se sent inférieur à cause de sa petite taille et de sa pauvreté, mais par-dessus tout parce qu'il est québécois. Sa réaction est négative et un peu factice :

Ovide dut recourir, pour se donner de la façon, au souvenir de ses anciennes colères nationalistes et religieuses. En ce moment, sans le connaître, il voyait dans l'Américain le type de géant à tête d'oiseau dont les Européens décadents et dépités ont créé la légende pour déprécier les succès des bâtisseurs du Nouveau-Monde.

(260)

Bien que les Américains relèvent d'un protestantisme que quelques Québécois catholiques trouvent méprisable, particulièrement quand ces Américains séjournent au Québec, ils ne semblent pas être la cible de la lutte nationaliste et religieuse. En revanche, nous avons vu également les Américains présents au parc des Braves et, avec Tom Brown, à l'Université. Et le sport traditionnellement américain du baseball joué jusque dans St-Sauveur. De plus, la musique populaire jouée dans la salle du Château et dans les foyers de la Basse-Ville vient du sud : le jazz et les chanteurs comme Bing Crosby. (34, 263) L'invasion culturelle américaine à cette époque peut alors être considérée plus menaçante pour l'identité française que les machinations des Anglo-Canadiens du *Canadian-Pacific*.

La résistance à l'influence du monde anglophone souligne une limite dans l'identité d'Ovide. D'une part, cette dernière est basée sur une culture élitiste résolument européenne, caractérisée surtout par son choix de musique. D'autre part, son ascétisme,

conséquence de ses tendances religieuses, est carrément opposé aux « Européens décadents et dépités. » Face aux Américains, Ovide devient Européen, et face aux valeurs européennes, il est du Nouveau-Monde. Il est donc difficile de déceler en quoi son identité québécoise consiste, à part le sentiment d'infériorité lui-même.

Après la visite au château, Ovide amène de nouveau Rita à l'escalier, mais cette fois ils s'approchent du mur du monastère situé juste à côté pour s'allonger. Tout en se traitant d'idiot pour son ancien projet compliqué de séduction, Ovide se réjouit d'atteindre enfin son but :

La ville, en bas, sommeillait sous sa croûte de toits. Sauf les clochers illuminés qui émergeaient de la masse anonyme des maisons, la ville basse paraissait écrasée.

Ovide se leva sur le coude, prit une longue respiration, frappa le mur du monastère d'un poing satisfait et jeta un coup d'œil victorieux sur l'escalier.

– Est-ce croyable ? Nous sommes des êtres libres. (270)

Le but, le même rêve romantique que toujours chez Ovide, a subi quelques changements profonds. Le St-Sauveur d'autrefois était un terrain de conquête, un village ayant besoin de civilisation. La séduction de Rita, comprenant sa conversion à l'opéra, n'aurait été qu'une partie de la séduction du quartier et la reconnaissance universelle de sa valeur. Mais en fait, la ville « sommeillait » et avait l'air « écrasé », ce qui veut dire qu'elle n'est plus le public de la performance d'Ovide.

La religion remplace d'une certaine façon la ville en tant que témoin du succès. Le succès prend la forme d'une affirmation d'indépendance face à l'Église, mais il s'agit de

l'Église comme institution qui dépasse St-Sauveur, et qui n'est ombragée que par le Château. Cette indépendance face au quartier est d'un côté important pour Ovide parce qu'il s'est réfugié dans un monastère après l'échec humiliant de ses dernières tentatives auprès de Rita. (110) D'un autre côté, vu que cette liberté n'est possible que sous l'influence fugitive de l'alcool bu à l'hôtel, elle révèle en réalité l'emprise profonde de la religion sur Ovide. Il entreprend une relation avec cette institution qui semble dépourvue de réflexion raisonnable.

Il est probablement inévitable qu'Ovide dégringole l'escalier lorsque les effets de l'alcool commencent à décroître. Cette dégringolade est assez différente de la précédente car la misère est désormais sur le Cap et l'escalier agit comme chemin par lequel on peut y échapper :

Comme un homme ivre, les yeux rivés sur les clochers lointains, il parvient à se diriger vers l'escalier. Puis soudain, comme libéré de l'emprise du monastère, il se mit à descendre les marches en courant, dans l'espoir d'échapper aux milliers de démons qui le poursuivaient. (273)

Ovide est hanté par ces manifestations matérielles des valeurs catholiques. Il n'est pas question d'une interaction où il peut exprimer sa volonté : il n'a en face de lui que le mur auquel il a auparavant donné un coup de poing. En outre, comme avec le choix entre l'identité européenne et l'identité américaine au Château, il n'est pas clair à quel point sa volonté est simplement et passivement reçue.

Ovide cherche toutefois une interaction réciproque avec l'institution religieuse en allant directement se confesser à l'église de sa paroisse. La conversation entre Ovide et le curé Folbèche, le prêtre paroissial, sera abordé dans le prochain chapitre, mais on remarque pour l'instant que la différence entre un édifice facilement identifiable qui représente certaines valeurs et un édifice semblable abritant une personne qui est elle aussi identifiable et représentative est mise en évidence. (274-5) Ce que nous essayons principalement d'établir dans ce chapitre est la manière dont les personnages de Lemelin interagissent avec une certaine partie d'un environnement bien établi, et malgré tout dynamique. Les expériences d'Ovide avec le monastère et l'église paroissiale, tous deux basés sur les mêmes valeurs et identifiables comme telles, suggèrent qu'il faut tenir compte de la manière dont les institutions de la ville interagissent avec les citoyens.

Jean Colin, Denis Boucher et Ovide Plouffe démontrent une variété d'interactions entre l'individu et les objets bâtis et topographiques qui l'entourent, ainsi que les manières dont ces objets influencent la conviction d'une bonne vie. Ils nous donnent également un aperçu de l'importance des groupes dans un espace donné : Le parc des Braves tire son identité partiellement du fait qu'un grand nombre d'habitants de la Basse-Ville s'y reposent le dimanche, le terrain de baseball du fait que des équipes et des spectateurs des deux Villes s'y rencontrent, et le Château Frontenac du fait que des Américains le fréquentent. Quand l'utilisation d'un espace change, la conviction de cet espace peut subir une modification parfois radicale.

Vers la fin des *Plouffe*, la ville entière est remaniée grâce à la Procession du Sacré-Cœur qui compte, cette année-là, cent mille personnes :

A mesure que l'heure de la cérémonie approchait, la ville subissait une curieuse transformation. La circulation cessa, ou presque, et les quelques voitures ou tramways qui avançaient encore avaient l'air de véhicules sacrilèges égarés sur des pavés inutiles.

Car une nouvelle hiérarchie des rues s'installait. La Foi déjouait les règles de la topographie : de grands boulevards se transformaient en culs-de-sac et des ruelles devenaient des voies royales. Les rues élues par le défilé serpentaient triomphalement de l'église St-Roch à l'Hôtel de Ville, flamboyantes de drapeaux et de banderoles, laissant dans l'ombre la multitude des chemins qui drainaient jusqu'à elles la population vibrante.

(317)

Le quartier St-Roch est situé dans la Basse-Ville à l'est de St-Sauveur et l'Hôtel de Ville dans la Haute-Ville ; cette transformation crée donc un lien majestueux mais éphémère entre les deux Villes. La transformation ressemble à celle du terrain de baseball : l'établissement d'un endroit relativement bien défini où un groupe peut se rassembler pour participer à une activité commune. Cet événement suggère qu'il est possible de le faire à une échelle plus grande sans terrain réservé, et avec la coopération d'un grand nombre de personnes « vibrantes », de même qu'avec celle des institutions.

Lorsque la ferveur religieuse atteint son comble, la question se pose néanmoins de la possibilité d'arriver à une bonne vie à travers un processus itératif plutôt que radical :

Quand cinquante mille croyants se mettent ainsi à chanter, une ville n'est plus une ville. On se croirait transporté, ce soir de 1940, dans une vallée de Josaphat sublime ou terrifiante, et les oreilles n'attendent plus que les trompettes de l'Apocalypse pour conclure à l'arrivée de la fin du monde. La terre va-t-elle s'entr'ouvrir, les édifices vont-ils s'écrouler ?

Non. (319)

Le fatalisme qui caractérise Jean quand il n'est plus capable de grimper la Pente Douce, et qui est partagé par ceux qui maintiennent la culture étouffante pour la poésie de la vie à St-Sauveur, mine un projet d'amélioration graduelle. Cela serait encore plus dommageable si ces gens étaient croyants, pensant que cette misère et ce fatalisme ne sont que le fardeau de ce monde et qu'il ne suffit que d'attendre le prochain. Même sans la fin du monde, si l'extase religieuse était considérée comme un aspect nécessaire d'une bonne vie, le fait d'être dans une ville conçue simplement comme ville rendrait le projet impossible dès le départ.

Or il n'est pas troublant qu'Ovide ait perçu St-Sauveur comme un village plutôt qu'un quartier. Nous avons vu que la ville peut être – et devrait être – une voie royale, un terrain de jeu, une salle de performance et un lieu d'aventures et de poésie. Pourvu

que chacun soit ancré dans la réalité, ils peuvent trouver une place dans le champ de la réflexion.

Conclusion

Une bonne vie pour les trois personnages dont il a été question dans ce chapitre est une vie étroitement liée aux éléments de la ville où ils habitent. Jean Colin emprunte la valeur des objets de la Haute-Ville pour se rendre digne des attentions de la fille qu'il aime. Cela relève de sa conviction que ce qui vient de la Basse-Ville – comme lui-même – est pitoyable. De plus, il ne se rend pas compte de la situation en dehors de Québec, donc la possibilité d'une meilleure vie ailleurs n'entre pas dans son esprit. Il reçoit passivement sa conviction de la vie et ainsi n'a pas de rôle actif dans son développement.

Denis Boucher et Ovide Plouffe sont davantage conscients du monde en dehors de Québec. Mais ce monde est représenté à travers les objets de la ville. Denis atteint une forme de succès grâce à la culture et aux habitants de St-Sauveur, soit en envoyant son roman sur le quartier à un concours ailleurs, soit en amenant l'Américain Tom Brown, rencontré à l'Université Laval, à la paroisse. Quant à Ovide, la musique européenne et américaine sont pour lui les deux camps d'une guerre de culture au quartier et le grand symbole de l'étranger – américain, anglais et anglo-canadien – demeure le Château Frontenac.

Ces deux personnages essaient de contribuer activement au changement des valeurs des institutions de la ville. Denis n'a pas introduit le baseball à St-Sauveur, mais il a organisé un match géographiquement situé dans le quartier qui a ouvert la possibilité que la poésie et l'espoir soient accessibles aux habitants sans s'évader du quartier. Ovide y a

introduit une autre culture basée sur l'opéra. Les deux ont également été changés par les institutions : son expérience à la Haute-Ville a changé la compréhension de Denis de ce qui était vraiment important pour lui. Ovide pour sa part a dû abandonner sa mine de conquérant lorsque la Basse-Ville a mal accueilli sa performance.

Ces rapports semblent soutenir l'idée qu'un équilibre entre des convictions considérées des personnages et des institutions est réalisable. Toutefois, les relations qu'entretiennent Ovide mettent cet équilibre en doute. Elles ressemblent d'une certaine façon à celles de Jean ; elles sont l'emprunt passif des valeurs d'une culture. Ovide emprunte deux cultures, celle de l'Europe et celle du Nouveau-Monde, et a tendance à jouer le représentant de l'une en regard de l'autre. Par conséquent, l'équilibre, dans la mesure où il est possible, se situe entre deux groupes d'institutions ; il est à la fois au niveau de la société et d'Ovide lui-même.

Ultimement, il est possible de changer la signification des objets les plus concrets, même s'il faut une communauté pour effectuer ce changement. La Procession du Sacré-Cœur en donne un exemple assez radical qui fait disparaître le Cap comme barrière géographique. Elle suscite une question intéressante : qu'est-ce qu'une ville devrait être pour ses habitants ? Étant donné l'importance des objets bâtis et topographiques de la ville pour ses habitants, étant donné aussi que notre théorie ne nous limite pas à une réalité étroite, le fait qu'une ville doive prendre d'autres identités qu'une ville pour que ses habitants trouvent une bonne vie est une considération pertinente.

Nous avons parlé du quartier principalement comme objet de la ville, mais le quartier est aussi significatif en tant qu'encadrement des objets, le terrain de baseball et l'église paroissiale par exemple. Pour parvenir à un tableau global du rapport entre un

individu et son environnement local, il faut étudier les objets humains, comme le curé Folbèche, que les habitants de St-Sauveur utilisent pour s'orienter éthiquement. Le prochain chapitre explorera donc cette relation.

Chapitre 4 - Le quartier

Le quartier de St-Sauveur peut être défini par des objets physiques, mais ces éléments ne le différencient pas des autres quartiers de la Basse-Ville. L'édifice le plus évident en son centre est l'église paroissiale et sa frontière se trouve au pied de La Pente Douce. Il n'existe pas d'élément fortement *imageable* qui sépare St-Sauveur de St-Roch, un quartier limitrophe de la Basse-Ville, et chaque paroisse a une église semblable. Quand Ovide Plouffe regarde la Basse-Ville du Cap, il voit « les clochers illuminés qui émergeaient de la masse anonyme des maisons. » (Plouffe 270) Même s'il est clair en raison des bâtiments et de l'emplacement par rapport à la colline que St-Sauveur appartient à la Basse-Ville, ces critères font peu pour le distinguer en tant que quartier particulier.

L'objet *imageable* le plus visible du quartier — et qui est unique — est le prêtre paroissial, le curé Folbèche. Le curé, étant un être humain, possède deux aspects qui manquent aux objets physiques : les intérêts personnels qui ne sont pas toujours dissociables des principes institutionnels, et la capacité d'influencer activement sa propre signification. Ces aspects confèrent à Folbèche le pouvoir de promouvoir une paroisse qui est purement catholique et française et qui est centrée sur lui, même si cette identité s'avère un peu imaginaire.

Nous commençons ici par une analyse du rôle du curé, de la façon dont il se voit par rapport à l'Église, aux paroissiens, et aux objets physiques et visibles, pour donner un contexte quant aux interactions entre l'institution qu'il incarne et quelques autres habitants de la paroisse. Trois conversations, deux avec Denis Boucher et une avec

Ovide Plouffe, illustrent certains aspects importants du rapport entre individu et institution. D'abord, une bonne éducation ou, du moins, une forte influence provenant d'au-delà du contexte local est essentielle pour développer une conviction largement indépendante d'une bonne vie. D'autre part, les rôles et les principes qui distinguent peu entre le privé et le public, la famille et la politique, rendent les interactions difficiles.

Le curé Folbèche

Le curé Folbèche est le personnage le plus visible de St-Sauveur. Curé paroissial depuis 25 ans au début des *Plouffe*, il se considère le seigneur du quartier et le père de tous les habitants. Cette identité suscite une tension entre les valeurs publiques et privées qui caractérisent le curé et ses ouailles. Cette tension est aggravée par son habitude de classer les événements et les idées influentes qui ne s'accordent pas avec ses valeurs comme les maladies, l'ivresse ou les phases de l'adolescence. Le curé mine à la fois la capacité des habitants de réfléchir raisonnablement et le mérite d'un grand nombre d'objets de réflexion.

Il faut également situer le curé par rapport à l'église paroissiale, l'objet matériel avec lequel il partage le plus étroitement son *imagibilité*. Il fait bâtir une nouvelle église au centre du quartier et s'assure que son siège dans l'église soit « le pivot de la prière » entre « la nef et le tabernacle. » (Pied 179) Folbèche est conscient de l'importance d'avoir un édifice singulier et de s'y doter d'une place centrale. Alors que le curé – surtout en soutane – n'a pas besoin d'une grande église pour s'imposer au quartier, le bâtiment accorde à ses valeurs une visibilité encore plus évidente.

Le chantier de la nouvelle église est une inspiration majeure de l'ironie du livre de Denis Boucher, et par extension de celle d'*Au pied de la pente douce*. Cette ironie joue sur l'ambiguïté entre les valeurs institutionnelles que l'église et le curé représentent et leur intérêt personnel ou pécuniaire. Folbèche contemple son siège en se soustrayant « à l'indignation des Mulots, qu'il ne pouvait engager comme maçons parce qu'ils ne savaient que creuser des caves. » (179) Les Mulots sont les habitants pauvres du quartier, les habitants qui voient dans le curé un moyen de gagner leur vie. Il n'est pas en mesure de les aider mais il ne semble pas non plus en mesure de porter le poids de leur déception en restant toujours visible. La motivation pour se cacher dans l'édifice pendant qu'une foule désœuvrée grouille dehors ne relève par conséquent pas totalement de son intérêt professionnel. Bien que l'emplacement de son siège soit significatif pour maintenir l'image, la différence entre l'image de l'institution et l'image de l'homme finissent par s'estomper.

Le curé est très visible lorsqu'il récolte l'argent de ses ouailles pour financer la construction de l'église, ce qui met en question la pureté des valeurs catholiques prônées ailleurs. Il vante son propre génie en montant un concours de popularité entre un Mulot et un Soyeux – un nanti du quartier –, en été plutôt qu'en automne comme d'habitude, afin de récolter plus d'argent. On ne peut pas « creuser des caves » en automne, donc les Mulots ont généralement plus d'argent en été. Ce concours inclut deux événements pour collecter des fonds pour la paroisse : une soirée de bingo et un spectacle de lutte professionnelle. Les deux ont lieu dans l'église, transformant cet espace sacré en une salle de divertissement. Il faut avoir suffisamment d'argent pour

que les institutions religieuses fonctionnent, mais la manière dont cet argent est collecté s'avère un peu conflictuelle.

Or ce conflit ne tient qu'à une notion irréaliste de la pureté de l'institution. L'église, tout comme le Château Frontenac, n'est qu'une image puissante mais passive. La description de l'histoire du Château qu'offre Lemelin ne s'accorde pas avec l'expérience d'Ovide et de Rita. La motivation qui est derrière la construction de l'église ne s'accorde pas non plus avec l'opinion des habitants qui la voient comme l'endroit où l'on joue au bingo et où l'on va à la messe. Dans la mesure où l'église ne signifie pas l'hypocrisie pour eux, le conflit n'existe pas à ce niveau.

Folbèche pour sa part n'est pas passif. Premièrement, il pense que la paroisse et l'Église, hormis les lubies de la jeunesse et les maladies qui rôdent un peu partout, sont pures. Cette idée devient évidente quand il s'oppose à la participation du Canada à la Deuxième Guerre mondiale. Il soutient que le sort de la France est dû à ses péchés :

Vous n'ignorez pas tout le mal qui s'est fait en France. Vous n'avez qu'à écouter les chansons de Lucienne Boyer et de Tino Rossi. C'est l'impureté faite mélodie.

Dieu en a assez. La France doit expier ses péchés. (Plouffe 228)

Le Québec est grâce aux prêtres « le plus catholique du monde », alors sacrifier les Québécois pour un pays si pourri est pour le curé hors de question. Il rappelle de plus que les soldats de 1918 sont revenus « avec des méchantes maladies et surtout

anticléricaux. » (228) Malgré les ambiguïtés de sa propre conduite, il maintient que la pureté chez lui est irréprochable.

Ensuite, le curé nie la valeur indépendante de l'opinion des habitants qui jouent au bingo et vont à la messe. Cela vient de sa perception de la paroisse comme une famille :

C'était une famille de plusieurs milliers d'enfants, à la mesure de son rêve de prêtre, et dont il avait pris charge vingt-cinq ans auparavant. Il lui semblait les avoir adoptés et tenus tous au berceau, même les vieillards. Et il les avait élevés avec la poigne solide d'un vrai père, leur appliquant du haut de la chaire de magistrales fessées et au besoin leur racontant des histoires croquemitaines pour venir à bout de leurs caprices de gamins, ou pour les punir de n'avoir pas obéi à leur mère la Sainte Église. (54)

En tant que chef de famille, il détermine le rôle de l'Église et donc celui de l'église pour la famille. Quand un paroissien pense différemment, cela relève selon lui d'un « caprice de gamin » plutôt que d'une réflexion qui devrait être considérée. Même si les paroissiens avaient une perspective plus équilibrée et réaliste de l'importance de l'église et du curé lui-même, celle-ci ne serait pas une partie de la discussion.

Selon Folbèche, la famille paroissiale n'est pas figée. Il constate que « la dangereuse et ingrate période de l'adolescence et de la jeunesse est toujours à craindre. » (54) Bien qu'il minimise l'importance des opinions enfantines des

paroissiens, il reconnaît la nécessité de s'engager dans des discussions avec les adolescents afin de maintenir sa prise sur le quartier et préserver sa pureté.

Denis 1

Les relations des paroissiens avec le curé sont diverses, mais quasiment tout le monde croit que, d'une façon ou d'une autre, une meilleure vie dans le quartier n'est accessible qu'avec sa grâce ou son intervention. Pour Denis Boucher, il faut avoir le soutien de Folbèche afin d'être embauché à un journal comme reporter et pour assurer le succès de son match de baseball. Denis est un des adolescents chez qui le curé voit le dérapage de St-Sauveur, mais il est aussi un homme en train de devenir visible par ses actions dans la paroisse. Nous pouvons donc voir là une interaction entre un représentant institutionnel et un habitant détenant des convictions divergentes et claires. L'ambiguïté entre une personne et une institution s'applique également à Denis puisque ses actions en tant que promoteur du quartier et du baseball, ainsi que romancier et reporter, le rendent public.

La première discussion importante que le curé et Denis entretiennent a lieu après la visite du Révérend Tom Brown de Cincinnati à la paroisse. En s'approchant de Denis, Folbèche pense à ses inquiétudes pour son quartier. Il cite notamment « l'épidémie » du communisme et l'indépendance croissante de « la famille » par rapport à leur « père ». Cette indépendance se manifeste par la lecture des journaux, le développement d'opinions diverses sur des événements à la une, tels que la guerre en

Espagne, et la remise en question des revenus demandés par le curé. (53-4) Le communisme n'est même pas un objet de discussion mais une maladie qui est *a priori* mauvaise. La pureté de la paroisse, liée à l'influence des prêtres, est compromise dès que ces prêtres ne commandent plus l'opinion publique.

Cependant Lemelin décrit un homme avec les épaules tombantes « comme tirées vers le bas par la soutane sobre et propre, mais qui, pour le prêtre, semblait devenue trop lourde. » (53) Une page plus tard, cette description est renforcée : « les épaules affaissées par le poids de ces problèmes. » (54) En vadrouillant dans le quartier, le curé est identifiable comme prêtre surtout par sa soutane. Ce vêtement qui lui pèse est également la source de ses préoccupations les plus vives. Il représente par conséquent son rôle institutionnel, un rôle écrasant pour les épaules d'un vieil homme et qu'il met de l'avant en parlant avec Denis.

Quant à Denis, il voit le curé comme l'homme « responsable de son éducation, religieuse ou autre », ainsi que comme la clé pour devenir journaliste. (55-6) En effet l'influence de Folbèche ne se limite pas à la religion, mais touche à la culture générale de la paroisse. Or la pureté que prône le prêtre est bien enracinée dans la chrétienté, donc il se peut que l'éducation « autre » de Denis provienne des tensions dans le comportement de Folbèche.

Denis entame la conversation avec une observation banale afin de sonder l'humeur du curé : « Il fait chaud, Monsieur le curé! Trouvez pas? » Il ne constate que de l'ironie dans la réponse de Folbèche : « Tu prends ta paroisse pour une plage, je pense! Habille-toi et tu verras que tu seras mieux protégé contre le feu. » La réaction

du prêtre met l'emphasis sur le quartier et sur sa sensibilité envers ceux qui le corrompent. Alors que son grand problème avec Denis vient de l'invitation de ce dernier à faire visiter St-Sauveur à un Révérend protestant, et de la formation d'une équipe de baseball qui s'en est suivie, même « le col entr'ouvert » de Denis est une offense contre la paroisse. (55-6)

L'hyperbole de la paroisse comme plage soulève de nouveau la question normative de l'identité imaginaire. Nous avons soutenu que Folbèche est le personnage le plus visible de St-Sauveur, mais son *imagibilité* et sa signification ne sont pas identiques. Alors qu'il veut être au centre d'une paroisse pure et catholique, ce désir ne reflète pas forcément la meilleure conviction du quartier : « Tout le respect, toute la crainte dont l'autorité religieuse avait imprégné son enfance, cette première phrase de M. Folbèche les avait comme supprimés. » Ce qui reste pour Denis est « l'autre » qui a également « imprégné son enfance. » Les deux paroisses – pure et plage – sont imaginées par le curé; donc, étant donné que la première n'est pas convaincante et que le curé exerce une influence d'une façon ou d'une autre, c'est vers une paroisse qui ressemble plus à une plage que Denis devrait pousser le prêtre.

Denis joue alors l'innocent, tenant sa jeunesse responsable de la légèreté de son comportement et du bonheur d'être « brûlé » par le soleil. Il joue le rôle auquel s'attend le curé dans sa conviction puritaine qui classe les actions de Denis comme des caprices d'adolescence. En même temps, il faut dire que Denis est un adolescent qui semble vraiment sentir le bonheur en étant dehors sous le soleil avec son col entr'ouvert.

La réplique du curé, « T'a pas grand chose », offre quelques nuances quant aux notions de l'innocence et de la jeunesse, notamment l'idée qu'elles ne décrivent pas une pureté épanouissante mais un manque. Cette privation est contrastée dans ses pensées par sa propre richesse : « Il pensait à sa belle église consacrée qui formait tout un carré de rue, à son spacieux presbytère, à ses écoles, à toute sa paroisse. » (55) Folbèche est le seigneur et le père, alors le quartier et les grandes institutions – et surtout leur manifestation concrète – lui appartiennent. Les habitants de St-Sauveur sont tous ses enfants innocents, alors aucun n'a « grand chose. »

En ajoutant les idées de Jean Colin, qui est de l'opinion que rien de valeur ne se trouve dans la paroisse, nous pouvons suggérer que dans la conviction puritaine aucun habitant n'est grand chose. Quand Jean s'aventure en dehors du quartier pour trouver de quoi d'être digne des attentions amoureuses de Lise, il s'inclue dans la liste des objets sans valeur de St-Sauveur. En se limitant aux objets matériels, le curé n'envisage pas la possibilité que Denis lui-même, avec son énergie, sa volonté, son esprit et même son âme, soit une chose de valeur. Étant donné que Folbèche est responsable de l'éducation de Denis et de Jean, les capacités incompatibles avec la notion des habitants-enfants, comme la pensée raisonnable, réflexive et relativement indépendante, ne sont pas consciemment développées.

La conversation se tourne bientôt vers le sujet de l'Université, où Denis a rencontré le Révérend. Denis suit des cours universitaires pour prouver au curé qu'il est capable d'être journaliste. L'Université est sur la colline de Québec, donc Denis semble avoir un parcours semblable à celui de Jean : alors que Jean cueille le fruit de la Haute-

Ville pour convaincre Lise de sa valeur, Denis récolte des cours universitaire pour convaincre le curé. Il existe néanmoins deux différences : le parcours de Denis renforce son opinion de sa propre valeur et de l'ironie de Folbèche. Il constate être un des meilleurs étudiants dans ses cours, ce qui implique certaines compétences qu'il y apporte, ainsi que certaines qu'il en rapporte. Habitant de St-Sauveur, il a quand même suffisamment de compétences pour réussir à l'Université, et ce succès renforce sa conviction de soi qui – pour contredire les mots du curé – est pas mal de « choses. »

En outre, l'Université est une institution catholique assez différente de celle de St-Sauveur. La grande doléance du curé est que Denis a emmené un pasteur protestant dans la paroisse; mais Denis a rencontré le pasteur à l'Université. Cela suscite la question du curé : « à quoi pense le Cardinal pour laisser entrer ceux qui ne sont pas catholiques à l'Université? » (57) La notion de pureté à laquelle tient Folbèche n'est donc pas partagée par toute l'Église. Même si Denis est bien conscient des petites hypocrisies et tensions dans la paroisse, il ignore qu'il existe des clivages dans la hiérarchie religieuse locale, et ce malgré son expérience universitaire.

Cette réalisation offre à Denis un argument, qu' « il n'est pas seul à fréquenter le Révérend Tom Brown » et que « ces amis-là sont des prêtres, et parmi les plus brillants de l'Université! » (57) La pureté du curé est ancrée dans le catholicisme, et plus précisément s'incarne dans les prêtres. Si les prêtres n'avaient pas de problème en acceptant un pasteur à l'Université et en le fréquentant, rien de ce que Denis ferait avec ce même pasteur ne devrait être mal. Cet argument suit les règles de l'institution du

quartier, mais seulement en tant que partie d'une institution urbaine dont les dirigeants sont à la Haute-Ville.

La difficulté est que Denis n'est pas prêtre. Folbèche rétorque qu' « un prêtre, très bien, ça ne se laisse pas influencer, mais des pauvres ouvriers, des pauvres joueurs de baseball... » (58) Bien que le curé désapprouve les actions des religieux de l'Université, ces actions n'ébranlent pas pour lui le catholicisme de cette classe de personnes. Autrement dit, la vertu de ces prêtres est de ne pas être ouverts à un dialogue avec ceux en-dehors de l'institution et à la possibilité du changement. Cette idée implique que les prêtres sont semblables au mur du monastère pour Ovide Plouffe : une conversation réelle avec eux est impossible.

La réponse du curé souligne le manque de valeur des habitants de St-Sauveur et de Denis lui-même. La notion de pauvre semble ici aller plus loin, suggérant que les habitants sont dépourvus de la qualité de résister à un détournement du droit chemin. Ce ne sont pas tous les habitants qui ont ce manque puisque quelques-uns deviendront prêtres, ce que Folbèche espère d'ailleurs pour Ovide Plouffe. Elle n'est pas non plus répandue dans l'Église, qui semble promouvoir l'interaction du pauvre Denis avec le pasteur à l'Université. Donc, dans l'institution religieuse au niveau du quartier, il existe deux classes de personnes : ceux qui sont ou seront prêtres et personnifient un droit chemin inébranlable, et ceux qui sont démunis de quasiment tout, notamment de la richesse matérielle et de la force de caractère. Ni l'un ni l'autre ne peut ou ne devrait changer.

Denis profite de cette conviction en justifiant la visite du pasteur par le désir de ce dernier de se convertir au catholicisme. Cette justification est bien sûr un mensonge, mais elle est compatible avec l'éducation « autre » du quartier. Bien que, n'étant pas prêtre, il ne pouvait juger si le désir était authentique, une telle motivation démontrait qu'il ne s'égarait pas de l'Église. Elle démontrait également qu'il pensait que la paroisse était un bon modèle de communauté catholique. Tout ce que Folbèche peut lui reprocher, c'est d'être naïf, ce qui est de toute façon entendu d'un habitant de St-Sauveur.

Le curé, en tant que père et seigneur, peut également donner des instructions pour l'avenir. Il a toujours le pouvoir de refuser à Denis la possibilité de devenir journaliste, donc même si Denis ne croyait plus à la pureté de la religion à St-Sauveur et à l'infaillibilité des prêtres, il serait contraint de faire semblant. Folbèche lui dit qu'il ne veut pas voir le pasteur dans « [sa] paroisse. » Denis fait remarquer qu'il ne peut empêcher le Révérend d'y venir, ce à quoi le curé répond : « Alors tant pis pour toi. » (60) Dès qu'il reconnaît une menace à son utopie, le curé peut contrôler relativement bien ses ouailles afin de la contrer.

Les propos de Denis présagent d'un changement inévitable car le curé ne peut contrôler les influences extérieures à son quartier. En revanche, nous voyons avec cette discussion quelques écueils dans le processus dynamique pour atteindre une bonne vie. Premièrement, une conviction raisonnable de soi et des capacités d'un habitant ne peut être prise pour acquis. Quand l'institution responsable de l'éducation d'un quartier se charge de faire refouler le développement des personnes compétentes et autonomes, il

n'est pas clair que ces personnes peuvent articuler et donc réclamer ce qui n'est pas déterminé par l'institution. De plus, quand l'institution nie la validité des considérations étrangères à ses propres principes, une demande énoncée doit se parer des notions de l'institution pour être entendue, ce qui amoindrit son efficacité. Parce que Denis, en profitant de sa propre intelligence et en avançant des arguments plus ou moins compatibles avec les principes de Folbèche, évite un châtement plus sévère et décèle davantage d'ironie dans les pensées du curé, il ne change point l'opinion de ce dernier.

Denis 2

La deuxième discussion entre Denis et Folbèche aborde la participation du curé dans le match de baseball entre l'équipe de la Haute-Ville et celle de la Basse-Ville. Le Révérend Tom Brown a tenu à former une équipe et rien de ce que le curé n'a fait n'a pu l'influencer. Cela veut dire que le pasteur est revenu et que le curé en veut à Denis pour cela. Cette conversation entraîne un changement de comportement chez le curé et un succès pour Denis puisqu'elle change la culture du quartier.

Denis se force à expliquer au curé que cette situation n'est pas due à ses actions, mais Folbèche ne veut plus entendre ses explications. Denis soulève par conséquent la question de la lettre de recommandation requise pour devenir journaliste :

- Je sens bien que vous ne voudrez jamais me donner ma lettre, maintenant!

- Comment oses-tu même y penser? Tu rends trop mauvais services à l'Église.

Au fait ajouta-t-il avec sarcasme, je n'ai rien vu dans les journaux à l'effet que ton pasteur se convertissait! (72)

Le mensonge de Denis et son incapacité de faire ce que Folbèche lui demande semblent nuire à son avenir. Le curé est toutefois clair qu'il ne s'agit pas simplement de ce qu'il lui demande, mais de ce que l'Église exige. Malgré la variété d'opinions parfois contradictoires que Denis a révélées au sein de l'Église, dans le contexte paroissial la voix du curé demeure incontournable.

Denis continue d'expliquer pourquoi le match n'est pas de sa faute, ce qui suggère l'existence d'au moins une autre institution significative dans la paroisse :

Vous me jugez mal, Monsieur le curé. Je vous jure que j'ai tout fait pour l'empêcher de revenir. Demandez à madame Plouffe. Mais c'est Napoléon qui a renversé tous nos plans. Vous le connaissez. Il est fou du sport. C'est lui-même qui s'est occupé de former l'équipe. Il pousse le zèle jusqu'à aller chercher le pasteur chez lui, à son hôtel. (72)

Le pasteur et le sport ne sont que des moyens pour Denis de démontrer sa valeur aux autres, et surtout à ceux d'au-delà de St-Sauveur. (61) Napoléon Plouffe, un enfant de la famille du curé, « simple » et « sans complexité », y a un rapport plus direct. (126-7) Ce rapport ressemble à celui du catholicisme local que vante le curé : un zèle pur.

L'importance de l'éducation pour développer la conviction d'une bonne vie et pour l'atteindre n'entraîne pas sa nécessité; il se peut que l'influence des États-Unis que subit Napoléon soit suffisante. En revanche, l'influence indépendante de l'éducation du curé – ici celle en provenance des États-Unis – semble centrale.

Même généralement répandu dans la paroisse, ce zèle n'a pas auparavant été visible en tant qu'institution publique. Or avec une équipe du quartier entraînée par une personne assez visible, le Révérend, un joueur vedette éduqué dans la paroisse, Guillaume Plouffe, et un match joué sur un terrain de jeu du quartier, nous pouvons voir le passage d'un intérêt privé à un intérêt public.

Le parallèle avec l'institution du curé est souligné quand Denis admet être « le premier responsable », mais ajoute qu'il est jeune et « a le droit d'être pardonné », surtout puisqu'il a montré au pasteur « une des plus belles paroisses du diocèse » en obéissant « à un mouvement du zèle. » (73) Ce zèle montre que, malgré la difficulté de l'adolescence à soutenir l'harmonie de la famille, le fondement du catholicisme est bien établi et que s'y ajoute la reconnaissance que le quartier – comme il est actuellement – est beau. Denis rend explicite la corrélation entre les deux passions en suggérant que « le goût que vos paroissiens manifestent pour les sports qui nous viennent des États-Unis, parallèle à l'écart qui les sépare de plus en plus de nos prêtres. » (73) Il existe donc une concurrence directe entre les deux institutions.

L'institution du baseball à peine développée offre à Denis une opportunité de rendre un service à l'Église. Il pense que le curé devrait prendre contrôle de la vie sportive : « nos prêtres ne s'associent pas assez à nos jeux. Au lieu de les ignorer, qu'ils

les dirigent, les encouragent, et vous verrez vos paroissiens vous porter en triomphe et ne plus s'occuper des pasteurs. » (73-74) Il faut plus d'effort à Denis pour convaincre le curé, mais à la fin il réussit. Il joue toujours sur les thèmes de la famille et de la religion, comparant le baseball au veau d'or, l'idole que le peuple hébreu a construite lorsque Moïse était éloigné, et les paroissiens aux enfants ayant besoin de direction pour éviter « l'infantilisation » américaine. (74) Les comparaisons n'ont pas beaucoup de sens, étant donné le sort de ceux qui vénéraient le veau d'or et le fait que Folbèche considère déjà ses ouailles comme des enfants, mais elles vont bien dans le contexte d'ironie qui caractérise la conviction du curé de sa paroisse. En s'impliquant dans les jeux des paroissiens, il peut continuer d'être le père d'une famille purement catholique.

La paroisse du curé est toujours imaginaire, au sens où il y a toujours un décalage entre cette paroisse et la réalité. Ce décalage est la source de l'ironie de Denis. Les principes sous-jacents de la paroisse guident ses actions et ont par conséquent des résultats bien réels : la conviction de soi des gens éduqués dans le quartier, le sort de Denis suite au refus par le curé d'écrire une lettre de recommandation, les conflits parmi les paroissiens pour récolter plus d'argent pour la nouvelle église, etc. La manifestation du principe d'interdiction des idoles était jusqu'ici de les traiter comme des maladies et de les exclure de la paroisse. Denis suggère une approche plus efficace sans pour autant changer le principe : le curé devrait se mettre dans la position d'assurer que le zèle sportif est également un zèle religieux, que le succès d'un match de baseball contribue à la gloire de Dieu. Nous sommes toujours dans le domaine de l'imagination, et il est plus probable que le bonheur de gagner un match contre l'équipe

de la Haute-Ville vient du simple fait d'être meilleur que les gens nantis dans au moins un domaine, mais le soutien par Folbèche d'un match organisé en partie par un pasteur américain demeure réel.

L'intervention de Denis est importante puisqu'elle fait se rapprocher les deux institutions et fait bouger le mur immuable de l'Église locale. L'adoption d'une conviction sportive d'une bonne vie vient après la décision individuelle mais partagée des membres de la communauté, donc cette intervention n'est pas elle-même suffisante. De plus, il s'agit d'un choix libre : elle est par exemple rejetée par Ovide Plouffe, qui se force à convertir tout le monde à l'opéra. Le nouvel équilibre atteint n'est toutefois pas entre des principes et des convictions, mais entre l'interprétation ou la manifestation des principes et des convictions.

Ovide

La dernière conversation est celle mentionnée dans le chapitre précédent, entre le curé Folbèche et Ovide Plouffe. Ce dernier vient de dégringoler l'escalier de la Haute-Ville à la Basse-Ville, les démons de ses désirs charnels le suivant de près. Un peu après minuit, il cogne à la porte du presbytère pour se confesser. Lorsqu'Ovide entre, le curé est en train de lire *L'appel de la race* de l'abbé Lionel Groulx, décrit par Gérald Leblanc dans La Presse comme :

un roman à thèse, une œuvre de propagande patriotique, un livre-événement qui appelle à la lutte contre l'assimilation. L'action s'y déroule à Ottawa, à l'heure

de l'infâme règlement XVII qui bannissait le français des écoles ontariennes. Jules de Lantagnac, un Franco-Ontarien marié à une Anglo-Ontarienne, Maud Fletcher, s'anglicise pour ensuite se reconvertir au français, devenir député et mener la lutte scolaire jusqu'au parquet des Communes.

Folbèche semble se considérer héritier de cette tradition, en utilisant son influence de prêtre pour maintenir une paroisse non seulement catholique mais aussi française. Il est en colère contre Ovide de l'avoir abandonné.

Ovide avait quitté un monastère et donc la voie religieuse pour poursuivre Rita Toulouse, mais s'était expliqué en disant que c'était « pour ne pas avoir l'air de [s'] enfermer au monastère pour éviter l'enrôlement » dans la Deuxième Guerre mondiale. Selon le curé, cela c'est particulièrement stupide, car « notre cause à nous, notre orgueil à nous les Canadiens français catholiques et opprimés, c'est justement de trouver tous les moyens possibles de nous soustraire à la domination anglaise. » La Guerre, comme celle de 1914-1918, est au fond anglaise. La responsabilité de Folbèche est de protéger ses ouailles d'un sort de victime « arrachée aux canons anglais », une mission rendue difficile par les actions d'Ovide. (Plouffe 274)

D'ailleurs, le curé constate qu'Ovide est « le plus intelligent de la famille » Plouffe, au même niveau que Denis Boucher, et que ces gens intelligents sont ceux qui « sont des apostats du nationalisme et de la religion. » (275) Il reconnaît alors que les habitants de St-Sauveur ne sont pas tous égaux et que ses pouvoirs pour les garder tous sur le droit chemin sont limités. Dans le cas d'Ovide l'efficacité de l'intelligence semble

quasiment inexistante, étant donné qu'il est incapable de surmonter l'oscillation entre ses désirs charnels et l'ascétisme religieux. Les démons qui le hantent entravent le fonctionnement de sa raison.

Ovide est trop bouleversé par ses expériences de la soirée pour se soucier des inquiétudes du curé, et répond : « Je viens de commettre un péché atroce. Avec une femme. Le péché de la chair. Demandez à Dieu de me pardonner. » Le curé met en cause « la trahison nationale » parce que dans un monastère de tels péchés auraient été impossibles. Puis, il l'éconduit en lui disant de revenir le lendemain pour son absolution.

Le rapport entre Ovide et le curé en est un de dépendance. C'est l'éducation prodiguée par Folbèche qui lui a inculqué ces notions de péché. C'est également le curé qui a le pouvoir de l'en absoudre. L'intelligence d'Ovide est entravée par cette éducation, donc il lui faut toujours retourner vers le prêtre pour ne pas s'égarer. Il est difficile d'arriver à une conviction d'une bonne vie indépendante de l'influence du curé, et cela est encore plus difficile dans le cas d'un personnage comme Ovide qui ne partage pas le zèle du sport. En outre, malgré que Folbèche dépend de ses ouailles en général, ce qui le rend sensible au rapprochement institutionnel suggéré par Denis, il ne sent pas de pression afin de confesser Ovide, ou bien de rédiger une lettre pour Denis.

Au moment de quitter la pièce, Ovide avoue les vrais raisons qui lui ont fait abandonner le monastère. Mais Folbèche se rend compte trop tard de sa détresse. Il appelle: « Ovide! Ovide! Mon fils. Revenez, que je vous confesse, que je vous pardonne. » Ce n'est qu'à ce moment que le curé utilise le mot familial « fils », ce qui suggère qu'avant il ne jouait pas le rôle de père parlant à un adolescent troublé. Alors

qu'avec le baseball, il est possible d'entremêler les deux rôles de chef de famille et d'héritier d'une tradition religieuse et nationaliste, cela ne fonctionne pas dans le domaine amoureux. Dans le premier cas, le curé peut s'intéresser à un passe-temps des jeunes en tant que parent, tout en atténuant l'aspect protestant et anglophone du jeu. Mais dans le second, le nationalisme et la religion rendent une expérience déjà confuse encore plus compliquée.

La complexité relève d'une ligne imprécise entre le privé et le public. Nous avons soutenu que le baseball est devenu une entité publique en raison de la composition de l'équipe et de la visibilité des personnages associés. Les mésaventures romantiques d'Ovide sont clairement privées, mais les péchés qu'elles entraînent sont publics dans la mesure où l'Église se charge de leur définition et de la manière dont il faut s'en repentir. Ovide croit que ces mésaventures concernent du curé, ce qui explique pourquoi il cherche à se confesser. Il est évident toutefois dans cette conversation qu'elles n'ont rien à voir avec les principes nationalistes, incluant celui de l'appui au catholicisme.

Cette discussion fait ressortir quelques difficultés déjà rencontrées, comme l'influence de l'éducation contrôlée par Folbèche sur la capacité des paroissiens de parvenir à des convictions d'une bonne vie, de même que les rôles divers que le curé joue dans sa paroisse imaginaire. On y décèle un fossé encore plus grand entre certaines convictions accessibles aux habitants de St-Sauveur et les principes de l'Église locale. La conviction d'Ovide n'est possiblement pas très bien considérée – c'est un défi pour lui de raisonner profondément quand des démons sont à ses trousses –, mais elle

existe : une meilleure vie peut être atteinte à travers l'absolution. Cela ressemble à un principe religieux auquel tient le curé, mais l'absolution qu'offre ce dernier s'encombre des obligations raciales, et ne peut donc simplement alléger le poids du péché charnel.

Conclusion

Ce chapitre n'offre que quelques exemples de l'importance possible du quartier, une importance qui est assez différente de celle de la ville. La conviction d'une bonne vie est fortement influencée par les institutions locales et c'est à cette échelle que des conversations, authentiques ou factices, se produisent. Le rapport que Jean, Denis et Ovide entretiennent avec la Haute-Ville est suffisamment asymétrique pour qu'il ne change presque rien à cette partie de la ville. Ce qui change est l'importance que la ville a pour eux. Quand la face visible d'une partie de la société ou d'une institution n'est pas un château ou une colline mais un être humain, la possibilité de la changer à travers une interaction directe devient beaucoup plus réalisable.

L'idée qu'un individu peut effectuer des changements institutionnels est un fondement de la reconstruction rawlsienne de l'éthique. Ce fondement implique que les principes sous-jacents à une institution doivent être souples et que l'individu a la capacité d'arriver à une conviction rationnelle et raisonnable d'une bonne vie.

Rationnel ici veut dire avoir une notion de ses propres intérêts, et raisonnable qu'il existe des limites dans une communauté ou une société quant à ce que l'on peut faire pour les atteindre. Alors que des conversations entre individu et institution ont lieu à St-Sauveur, cette souplesse et cette capacité en sont mises en question.

Le curé Folbèche, prêtre paroissial, est le personnage le plus *imageable* du quartier. Il est l'instance de l'Église à St-Sauveur et se voit comme seigneur et père de la famille des paroissiens. Il maintient un rapport avec ses ouailles à travers lequel il les domine et les infantilise. Étant donné qu'il est responsable de leur éducation, il forme des adultes caractérisés par un complexe d'infériorité qui limite leur capacité de penser indépendamment. Dans ses conversations avec Denis Boucher et Ovide Plouffe, il devient clair que ses principes ne s'accordent pas entièrement avec ceux d'autres prêtres, mais qu'ils sont basés sur une notion immuable de la pureté catholique et française. Le milieu paroissial n'est pas favorable à un processus rawlsien.

En revanche, St-Sauveur existe dans un contexte culturel et éducationnel qui comprend les États-Unis et l'Université dans la Haute-Ville. Les États-Unis répandent la passion du baseball parmi les habitants du quartier, une passion qui fait en effet partie d'une conviction d'une bonne vie et offre un fondement pour une institution concurrente à celles du nationalisme et de la religion. Cette institution se développe avec la formation d'une équipe de quartier et le match dans la paroisse. Malgré l'influence de l'extérieur, elle est une expression locale.

L'Université offre l'exemple d'un catholicisme plus mixte. Elle est un endroit dirigé par le Cardinal où un pauvre habitant de la Basse-Ville, ici Denis Boucher, peut côtoyer un pasteur protestant. Alors que Denis a démontré sa capacité de raisonner avant son passage à l'Université (une capacité qui peut être partagée par tous les habitants de St-Sauveur), c'est néanmoins l'éducation non contrôlée par Folbèche qui lui donne les ressources pour articuler des convictions de la vie indépendantes de celle

du curé. La conviction indépendante du baseball n'est pas atteinte par Denis, mais par les paroissiens comme Napoléon Plouffe, et elle a déjà été d'une certaine façon institutionnalisée. D'ailleurs, la manifestation des principes du curé, plutôt que les principes eux-mêmes, est changée en raison de l'interaction avec Denis. Même avec cette complexité, l'intervention de Denis change l'institution principale de St-Sauveur, et cela n'est possible qu'avec une éducation obtenue ailleurs.

La dernière difficulté abordée survient à cause de l'incompatibilité entre la conviction et le principe. Ovide Plouffe est torturé par un problème privé, son désir envers Rita Toulouse, qui est rendu quasiment public car il s'agit d'un péché pour lequel seulement un prêtre peut offrir l'absolution. Il se peut que l'Église en général apporte une absolution spécifique aux péchés charnels, mais l'institution locale n'a pas de ligne de démarcation bien établie entre la race, le nationalisme, la religion, la famille, etc. Un rapprochement entre les deux exigerait soit l'abandon de la tradition de Lionel Groulx par le curé pour un instant, soit l'ajout de l'expérience d'Ovide à cette tradition. Bien que d'autres solutions semblent possibles – par exemple exclure les expériences comme celle d'Ovide du processus – elles minimisent l'effort requis pour démêler le père du seigneur, la famille des habitants, et les individus de la race.

Ce chapitre met l'emphase sur une spécificité et une complexité qui ne peuvent être saisies par un modèle philosophique, même si nous travaillons dans le cadre philosophique offert par Williams et Rawls. Pour parvenir à une notion de l'éthique du type Williams (une description de nos bonnes pratiques et pensées), à travers le processus de Rawls (l'interaction entre les principes sous-jacents des institutions et les

convictions considérées par les membres de la société), il faudrait avoir d'innombrables conversations plus ou moins imaginaires. Ces conversations élucideraient les convictions, telles que le rôle de l'éducation et de la vie privée, et les interactions possibles avec les institutions, bâties ou humaines.

Conclusion

Cet essai soutient que les deux premiers livres de Roger Lemelin, *Au pied de la pente douce* et *Les Plouffe*, peuvent contribuer à la pensée éthique. La première étape de cet argument a été d'introduire une approche du courant de pensée majoritaire pour construire une éthique où la littérature – et plus précisément ces deux livres – peut jouer un rôle. Ensuite, quelques aspects de ces livres ont été exposés —surtout le rôle de l'environnement local et de l'imagination— qui s'avèrent influents sinon déterminants dans le développement d'une conviction éthique.

L'approche a deux parties : une définition générale de l'éthique et un processus pour l'atteindre. En suivant Bernard Williams et Socrate, l'éthique comprend tout ce qui est dans la notion d'une bonne vie et une théorie de l'éthique décrit nos pratiques et pensées à ce sujet. Le processus est emprunté de Rawls : un dialogue entre les principes des institutions de la société et les convictions considérées des membres de cette société qui mène à un équilibre entre la stabilité institutionnelle et le dynamisme individuel. Pour Rawls, ce processus se déroule dans un contexte démocratique où les habitants peuvent raisonnablement influencer les institutions. En outre, ces habitants se caractérisent par une rationalité et une sagesse, ainsi que par l'accès à suffisamment d'information, pour réfléchir sur ce qui peut être une bonne vie dans les limites de la société. Ce processus n'est qu'une expérience de pensée et son exposition ici est bien simplifiée par rapport à la version originale, mais l'importance pour l'éthique d'arriver à

une conviction d'une bonne vie et d'avoir des voies disponibles pour influencer les institutions sociétales n'est pas pour autant diminuée.

Les livres de Lemelin nous offrent un récit pessimiste concernant le rôle de la littérature au-delà de celui d'un divertissement léger ou d'un renforcement des valeurs déjà établies. Une œuvre littéraire peut ne pas avoir un aspect éthique, ne pas être lue pour cet aspect ou ne pas avoir une éthique qui se différencie suffisamment de celle du lecteur pour élargir le champ de la réflexion. D'autre part, les livres de Lemelin lient la vie quotidienne aux grandes gestes et mettent l'accent sur la partie imaginaire, ou jouée, de la vie. Le lien entre la vie quotidienne et les grandes gestes agit comme pont entre la généralité ostensiblement rationnelle; la justice, la religion, le nationalisme, l'amour, etc.; et la spécificité des raisonnements et des choix individuels. La partie imaginaire souligne la fonction de l'imagination en parvenant à une conviction éthique, surtout sur une pratique, telle que l'esclavage, dont nous n'avons pas d'expérience directe, mais également sur ce que nous pensons de notre environnement en général.

Bien que ces deux livres soient ancrés dans la réalité de la ville de Québec et du quartier populaire de St-Sauveur des années 1930 - 40, ils ne s'y limitent pas. L'ancrage le plus évident se produit avec les institutions et les caractéristiques topographiques de la ville et du quartier, telles que la colline de Québec, le Château Frontenac et le prêtre paroissial. Cet ancrage est élaboré dans les théories de Kevin Lynch et Albert Hunter; le premier soutenant que nous nous orientons par les objets repérables, *imageable*, de notre environnement et le second que ces objets, surtout au niveau du quartier,

incluent les êtres humains. La théorie de l'*imagibilité* ne s'occupe pas de la signification de ces objets, mais précise les objets qui s'avèrent normalement signifiant.

Nous avons limité la discussion à l'expérience de trois personnages : Jean Colin, Denis Boucher et Ovide Plouffe. Ces trois jeunes hommes habitent à St-Sauveur qui est dans la Basse-Ville de Québec et d'où l'image du Cap, la colline de Québec, est constamment visible. Sur le Cap se situe la Haute-Ville, où se trouve les quartiers mieux nantis et un grand nombre d'institutions, telles que l'archevêché et l'Université. La conviction d'une bonne vie pour Jean Colin est marquée par le décalage entre la Haute-Ville et la Basse-Ville. Seule la première a de la valeur à ses yeux, puisqu'elle contient des objets de valeur. Cela se voit avec sa conviction d'avoir à offrir à Lise – la fille qu'il aime – des fruits et un pique-nique en Haute-Ville pour être digne de son amour, et avec son désespoir quand une blessure l'empêche de grimper la Pente Douce.

Denis Boucher, parce qu'il y connaît des expériences décevantes, est plus méfiant des rêves d'une meilleure vie dans la Haute-Ville. Il n'éprouve un certain succès et bonheur qu'en profitant des qualités uniques de son quartier et de ses propres talents dans ses interactions avec cet autre monde. Son livre, un récit des ironies quotidiennes de St-Sauveur, remporte un concours littéraire au-delà de la paroisse et sa connaissance de son milieu populaire le rend intéressant pour le Révérend Tom Brown à l'Université. On peut se demander si ces actions constituent une forme d'exploitation, mais le fait demeure que son idée d'une meilleure vie inclut ses capacités en tant qu'écrivain et étudiant, de même que son identité comme habitant de St-Sauveur.

Quant à Ovide Plouffe, il démontre des conflits d'identité et donc une difficulté à parvenir à une conviction d'une bonne vie. Il considère dans le premier cas l'escalier surplombant la Basse-Ville comme une scène d'où il peut répandre la haute culture de l'opéra européen et en même temps témoigner de son succès romantique face aux naufragés de son quartier, abandonnés par la France. Dans le second cas, lors d'une soirée passée au Château Frontenac – décrit par Lemelin comme un fort symbole de la dominance anglaise et anglo-canadienne sur la culture francophone et catholique de la ville, mais aujourd'hui fréquenté surtout par des touristes des États-Unis – il ressent une infériorité par rapport aux géants du sud qui se heurte à la solidarité qui unit les « bâtisseurs du nouveau monde » contre la décadence européenne, mais qui s'accorde néanmoins avec ses sentiments nationalistes et religieux. Il oscille entre l'identité européenne et américaine, deux identités qui présentent des notions incompatibles d'une bonne vie, évidentes dans le conflit entre l'opéra et le baseball. Parallèlement, elles accentuent son sentiment d'infériorité et entravent plus généralement la conceptualisation et la réalisation d'une meilleure vie.

Au niveau du quartier, l'institution la plus *imageable* pour Denis Boucher et pour Ovide Plouffe est le prêtre paroissial, le curé Folbèche. D'un côté, leur rapport avec le curé n'est pas différent de leur rapport avec le Cap ou avec le Château : les notions importantes pour parvenir à une conviction d'une bonne vie, telles que la valeur, les capacités, et l'identité, qui sont rendues évidentes à travers l'interaction avec ces objets, relèvent également des conversations avec le curé. Nous voyons par exemple les efforts de Denis de prouver au curé qu'il a de la valeur, ce qu'il fait enfin en utilisant sa

familiarité avec le quartier et avec le baseball pour mettre le curé au centre de la popularité de ce dernier, afin d'atteindre son rêve de devenir journaliste. D'ailleurs, l'ambivalence identitaire d'Ovide est mise en relief par l'approche unifiée – comprenant le rôle du père, du seigneur, du défenseur de la race, etc. – de Folbèche.

D'autre part, bien que l'interaction entre les trois jeunes hommes et les objets de la ville mette au jour leurs difficultés à atteindre une conviction de la bonne vie, elle n'illustre pas le processus pour atteindre un équilibre entre une telle conviction et les principes sous-jacents de ces objets. La transformation de la ville est toujours possible mais, comme nous l'avons constaté avec la Procession du Sacré-Cœur, cela ne s'effectue généralement pas individuellement. Les conversations avec le curé et – de façon peut-être plus importante – l'influence du curé sur le quartier et ses ouailles avant ces conversations, offrent en revanche des exemples instructifs sur le déroulement du processus.

Folbèche est responsable pour l'éducation – religieuse et autre, formelle et informelle – des paroissiens. Ses principes ont donc un effet significatif sur les capacités qui sont développées et celles qui sont réprimées parmi ses ouailles. Le curé les perçoit comme des enfants incapables de se tenir dans le droit chemin sans l'assistance continue des prêtres. Exceptant ceux qui sont en train de devenir prêtres, ces habitants n'ont simplement pas « grand chose. » Même dans une société démocratique comme le Québec à cette époque, une éducation qui inculque la déférence envers l'Église empêche la réflexion sur ce qui est vraiment le bon chemin, et le questionnement des principes en vigueur. Cette éducation inclut la scolarité et la messe, mais aussi une

expérience quotidienne imprégnée de ses enseignements. Sans que cela explique complètement les sentiments et les difficultés de Jean Colin et Ovide Plouffe (qui relèvent aussi de leur couche sociale, de leur situation familiale, de la pauvreté, etc.), l'éducation est clé pour s'impliquer pleinement dans un processus rawlsien.

Les conversations suscitent trois points majeurs. Premièrement, une conviction peut avoir à devenir elle-même une institution pour faire changer une institution bien établie. L'argument de Denis pour changer la pratique du curé en acceptant le sport dans la paroisse n'est pas entendu jusqu'à ce que le baseball se transforme en une institution qui est à la fois un concurrent et une opportunité pour l'Église locale. Deuxièmement, ce changement ne touche pas forcément aux principes, mais à leur interprétation et manifestation. Denis utilise des versets bibliques, qui sont essentiellement les principes chrétiens, pour convaincre Folbèche que ce dernier devrait changer son approche envers le sport. Enfin, quand il n'existe pas de différenciation claire entre l'homme et la soutane, ainsi qu'entre la race et l'individu, il est difficile de trouver un rapport entre l'institution et la conviction. La conviction que tient Ovide que la bonne vie se trouve à travers l'absolution de ses péchés personnels semble bien s'accorder avec l'institution qui se charge de l'absolution, mais quand cette institution ne peut se démêler du problème de la race, il faut un changement plus important que ce qui est possible dans un processus itératif pour rapprocher les deux côtés.

L'expérience de pensée de l'équilibre réflexif est très utile pour encadrer une discussion sur les pratiques et pensées éthiques. Comme suggère Williams toutefois, l'éthique ne se limite pas à la rationalité et à la généralité. La perspective individuelle de

ces deux livres de Roger Lemelin nous offre un chemin pour approfondir notre réflexion qui dépasse notre expérience vécue. Ce qui est remarquable est qu'alors que les principes et les convictions sont plus ou moins universels, leur manifestation est locale. En raison du Cap, du Château Frontenac et du curé Folbèche, les habitants de St-Sauveur ont des idées sur l'amour, le nationalisme, la religion, le sport, etc. qui se différencient de celles d'autres villes du Québec et d'ailleurs. Dès que nous quittons l'abstraction, le fait que la bonne vie est conçue et vécue dans un espace local, à une échelle plus ou moins humaine, devient évident.

Bibliographie

- Aristotle. *The Nicomachean Ethics*. Trans. J. A. K. Thomson and Hugh Tredennick.
London: Penguin Classics, 2004. Print.
- Boivin, Aurélien. "La ville de Québec dans le roman contemporain." *La Licorne* 27
(1993) : 119-133. Print.
- Buell, Lawrence. "In Pursuit of Ethics." *PMLA* 114 (1999): 7-19. Print.
- Cliche, Anne Elaine. "Un romancier de carnaval?" *Études françaises* 23,3 (1988) : 43-54.
Print.
- Couture, Claude. *Le mythe de la modernisation du Québec. Des années 1930 à la
Révolution tranquille*. Montréal : Éditions du Méridien, 1991. Print.
- Daniels, Norman. "Wide Reflective Equilibrium and Theory Acceptance in Ethics." *The
Journal of Philosophy* 76.5 (1979): 256-82. Print.
- Foot, Philippa. *Natural Goodness*. Oxford: Clarendon, 2001. Print.
- Hare, R. M. *Moral Thinking : Its Levels, Method, and Point*. Oxford: Clarendon Press,
1981. Print.
- Hume, David, L. A. Selby-Bigge, and P. H. Nidditch. *A Treatise of Human Nature*. 2d ed.
Oxford; New York: Clarendon Press, 1978. Print.
- Hunter, Albert. *Symbolic Communities; the Persistence and Change of Chicago's Local
Communities*. Chicago: University of Chicago Press, 1974. Print.
- La Ville de Québec. *Plan Directeur d'Aménagement Et De Développement*. Québec, QC:
2005. Print.
- . *Plan Stratégique De La Ville De Québec 2004-2008*. Québec, QC: 2004. Print.

- Laugier, Sandra. *Éthique, Littérature, Vie Humaine*. Paris: Presses universitaires de France, 2006. Print.
- Lemelin, Roger. *Au Pied De La Pente Douce, Roman*. Montréal: Éditions de l'Arbre, 1944. Print.
- . *Les Plouffe : Roman*. Quebec: Belisle, 1948. Print.
- Lequin, Lucie. "Une écriture sous influence : l'éthique du travail et de l'effort chez France Théoret et Marie-Célie Agnant." *Essays on Canadian Writing* 77 (2002): 200-216. Print.
- Lynch, Kevin. *The Image of the City*. Mass: Technology Press, 1960. Print.
- Moore, G. E. *Pincipia Ethica*. Buffalo, NY: Prometheus Books, 1988. Print.
- Nardout-Lafarge, Élisabeth. "La mise en scène textuelle de la référence littéraire chez Hertel et Lemelin." *Études françaises* 29,1 (1993) : 77-94. Print.
- . "Stratégies d'une mise à distance : la Deuxième Guerre mondiale dans les textes québécois." *Études françaises* 27,2 (1991) : 43-60. Print.
- Nussbaum, Martha Craven. *Love's Knowledge : Essays on Philosophy and Literature*. New York: Oxford University Press, 1990. Print.
- . *Poetic Justice : The Literary Imagination and Public Life*. Boston, Mass: Beacon Press, 1995. Print.
- Platon. *La république*. 2e ed. Trad. Georges Leroux. Paris: Flammarion, 2004. Print.
- Rawls, John. *Political Liberalism*. Expanded ed. New York: Columbia University Press, 2005. Print.

- Ricoeur, Paul. "Toward a Hermeneutic of the Idea of Revelation." *The Harvard Theological Review*, Vol. 70, No. 1/2 (Jan. - Apr., 1977), pp. 1-37. Print.
- Roy, Fernande. *Progrès, harmonie, liberté ; le libéralisme des milieux d'affaires francophones à Montréal au tournant du siècle*. Montréal : Boréal, 1988. Print.
- Roy, Gabrielle. *Bonheur d'occasion*. Montréal: Éditions internationales A. Stanké, 1978. Print.
- Savage, Roger W. H. "Criticism, Imagination and the Subjectivization of Aesthetics." *Philosophy and Literature* 29.1 (Avril 2005): 164-179. Print.
- Snare, Francis. *Morals, Motivation, and Convention : Hume's Influential Doctrines*. Cambridge: Cambridge University Press, 2002. Print.
- Snauwaert, Maïté, and Anne Caumartin. "Éthique, Littérature, Expérience." *Études françaises* 46.1 (2010): 5-14. Print.
- Tappolet, Christine. "Les Vertus De l'Imagination." *Les ateliers de l'éthique* 5.1 (2010): 23-5. Print.
- Vigod, Bernard L. *Taschereau*. Montréal: Les éditions du Septentrion, 1997. Print.
- Williams, Bernard Arthur Owen. *Ethics and the Limits of Philosophy*. Cambridge, Mass: Harvard University Press, 1985. Print.